

pax سلام و وفاق concordia

ISSN : 2170-1709

Premier trimestre 2014 - n° 17

Revue de l'Église catholique d'Algérie



Dossier :
L'Algérie par
ses poètes

Amnesty,
section
Algérie

Moudj,
Kahlouche,
Babaï, ça suffit !

La marche
des Focos
vers l'Unité

03 Éditorial

05 Église universelle

Brèves : Malaisie, Irak, OMD

Mali : que devient l'Église catholique ?

08 Dialogue

La marche des Focos vers l'Unité

10 Que faire ?

Moudj, Kahlouch, Babaï, ça suffit !

12 Patrimoine

Saint Augustin est né à Thagaste,
par N. Benseddik

14 Regard sur l'Algérie

Amnesty International, section Algérie

15 Dossier

L'Algérie par ses poètes

Le mot de la rédaction

Il y a l'horizon, et il y a la route elle-même. Que l'horizon soit l'Europe, La Mecque, Emmaüs ou Rio, nul n'y va sans passer par la route, et il nous est donné dans ce numéro de goûter la grâce de la route et de ses rencontres.

Il faut surtout prêter grande attention aux paroles échangées sur la route, nous dit Jean-François Debargue dès l'éditorial dans lequel le diocèse d'Alger lui donne la parole, au titre de sa mission avec Caritas et avec les migrants. Hubert Le Bouquin nous invite quant à lui à « parler comme il convient » dans sa rubrique *Que faire*, à laquelle font écho les sœurs maliennes dans la page d'Oran. Hassina de la section algérienne d'Amnesty International nous rappelle le pouvoir de la parole et de notre signature. Et la superbe bien que modeste anthologie, mise en perspective par Dominique Lebon, de *l'Algérie par ses poètes* nous fait savourer dans le dossier central de ce numéro l'art oratoire au service de la justice et de la beauté, de l'amour et de l'humour.

Dans les paroles échangées se dit la Parole. Nous nous sommes exercés à l'entendre dans *Le temps des récits* de notre Année interdiocésaine. Un écho de la dynamique entamée nous est donné ici. Les prochains numéros continueront à nous en entretenir. Puissions-nous aller jusqu'à l'étape dont nous parlent les amis du Focolare dans la rubrique *Dialogue* : « Nous avons dépassé le stade du dialogue. On se sent en famille. »

23 Trois mois en bref

L'Algérie au fil des jours

24 Année interdiocésaine

Nouvelles de l'AIDA

Méditation du pape François sur Emmaüs

26 Actualité des diocèses

Alger, Oran, Constantine, Ghardaïa

À la découverte de la paroisse de Blida

33 Des livres à lire

B. Sansal, L. Sebbar, M. Maurin

34 Méditation

Ignace et François : il fallait oser

35 Bloc-notes

et bulletin d'abonnement

Dans la foulée de l'inauguration de la basilique restaurée d'Hippone, Nacera Benseddik fait parler les vieilles pierres de la ville natale d'Augustin. Et à Blida où beaucoup d'étudiants étrangers apprennent des langues pour poursuivre leurs études, la paroisse présentée dans ce numéro dit à chacun sur sa route : « Paix à ceux qui viennent, joie à ceux qui restent, bénédiction à ceux qui partent... »

Alors bonne lecture de la revue et n'hésitez pas à parler d'elle aussi. Bonne année à tous !

Trimestriel

Éditeur : Association diocésaine d'Algérie (ADA), n° d'agrément 18, en date du 16 novembre 1974, délivré par le Ministère de l'Intérieur.

Adresse : Pax et Concordia, Archevêché d'Alger
13 rue Khelifa Boukhalfa, 16000 Alger-Gare

Dépôt légal : n° 2201-2010

Directeur de publication : Mgr Ghaleb Bader

Équipe de rédaction : Dominique Lebon, Marie-Christine Rousseau, Marie-Danièle Ligouzat, Michel Guillaud

Coordinateur de la rédaction : Michel Guillaud

Gérante : Marie-Danièle Ligouzat

Mise en page : Lamia

Courriel rédaction : paxetconcordia@gmail.com

Courriel abonnements :

paxetconcordia.abonnements@gmail.com

Site internet de l'Église d'Algérie :

<http://www.eglise-catholique-algerie.org>

Illustrations de couverture : ces deux œuvres d'Arcabas, ainsi que celles des pages 24 et 25, sont tirées d'un ensemble de sept tableaux sur le récit des pèlerins d'Emmaüs. Elles sont reproduites avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Rencontre

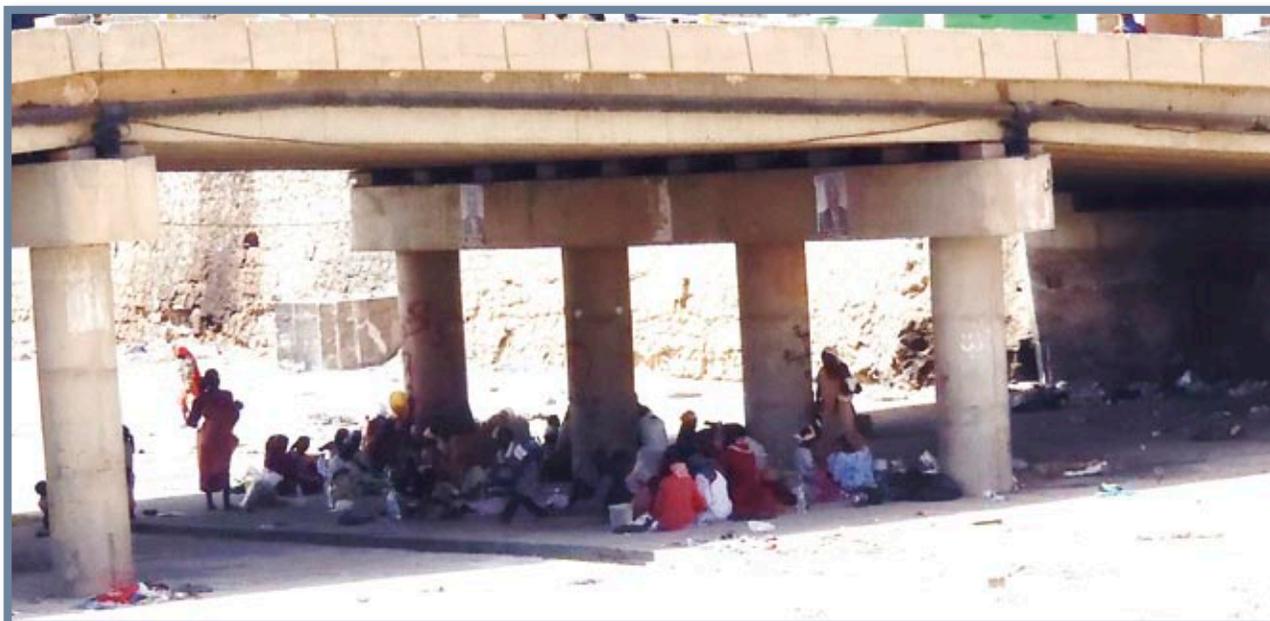
Une petite centaine. Autant que de cadavres retrouvés dans cette partie du désert, entre le Niger et l'Algérie. Essentiellement des femmes, petites, fluettes, maigres, accompagnées d'enfants, à peine adolescents pour les plus âgés, comme les restes de ceux trouvés entre Sahel et Sahara. On les signale dans plusieurs villes d'Algérie. Leur provenance ? Le Niger, dernier pays au monde au classement de l'indice de développement humain, pays pourtant fournisseur d'uranium, d'or, de pétrole et de fer. À qui profite le développement ?

La petite centaine de femmes et de jeunes enfants, accompagnée de moins d'une dizaine d'hommes vient de la région de Zinder. Habituellement les migrations de cette région essentiellement agricole étaient saisonnières et en cas de difficultés plutôt tournées vers la Libye. La sécheresse et les conflits depuis 2011 ainsi que la révolution libyenne les ont poussés vers l'Algérie. Depuis une année, ils sont arrivés à Ghardaïa. Par petits groupes de trois enfants ou d'une femme accompagnée de deux enfants, ils mendient toute la journée dans Ghardaïa.

Après la prière du soir, nous sommes allés les rencontrer. En sortant de l'oued nous avons vu leurs quatre à cinq feux. Les pauvres baluchons alignés le long du mur pendant la journée délimitaient les foyers autour de chacun desquels vingt à trente personnes s'étaient regroupées. Quelques toutes petites filles revenaient de la gare, des bouteilles d'eau en équilibre sur la tête. Nous étions brusquement dans un village de la région de Zinder. Comme chaque soir, cette petite caravane, qui avait traversé nous ne savions comment le Sahara, rapportait au bivouac quelques pièces d'aumône et de quoi se restaurer.

Trois visiteurs, rois mages aux mains vides

La plus belle natte a été dépliée pour les trois visiteurs que nous étions, rois mages aux mains vides. Les rares hommes nous ont accueillis, puis quelques femmes ont approché leurs nattes. En quelques minutes seulement, nous étions devenus le noyau d'un fruit de femmes et d'enfants. Le plus ancien de nous trois ayant vécu au Niger, connaissant leurs traditions et parlant Haoussa, fit naître sourires, puis rires et applaudissements en cherchant parfois ses mots ou en les mimant. Notre situation de dépendance rétablissait une forme de partage. C'est eux qui venaient à notre



aide. De notre côté, nous avons du mal à croire que ces femmes aient pu changer leur plainte mendicante en une parole retrouvée. De leur côté, certaines nous ayant croisé durant la journée ont dû aussi s'étonner de ne plus voir sur nos visages une indifférence gênée, mais un vrai regard.

À cet instant précis, nous étions les invités des personnes les plus pauvres de la terre. Au moment de partir, une heure plus tard, les mains se sont tendues, non plus horizontalement mais verticalement. La dignité se joue parfois à un quart de tour. Nous avons serré des dizaines de mains vivantes.

Puis nous sommes montés, sur la colline éclairée par la pleine lune, de l'autre côté de l'oued. Une bonne demi-heure de marche pour arriver aux ghettos. Autre visage de la migration. Des hommes jeunes exclusivement, la plupart entre 16 et 30 ans, du Libéria, du Cameroun, de Côte d'Ivoire, du Togo, du Mali, du Congo, de Centrafrique, etc. Certains suivent les routes séculaires d'une migration saisonnière qui mêle le caractère initiatique et le besoin économique, d'autres ont fui des massacres comme au Libéria et en Sierra Leone, ont trouvé un refuge provisoire dans des pays voisins avant d'être à nouveau chassés. D'autres encore cherchent à gagner l'Europe par le Maroc, ou reviennent expulsés. Leurs espoirs, leurs déceptions, la fatigue se lisent sur la quarantaine de visages. Avant le lever du jour les hommes partent sur les chantiers, certains y vivent la semaine, remplaçant les bétonnières, d'autres travaillent dans les palmeraies. Certains économisent pour poursuivre la route, d'autres envoient l'argent au pays.

Mourir légalement ou survivre irrégulièrement ?

De la présence du peuple sahraoui exilé sur son sol depuis 38 ans aux *harragas*, jeunes Algériens fuyant le mal-vivre, en passant par les migrations subsahariennes ou du Moyen-Orient, l'Algérie continue d'être pays de transit et devient pays d'accueil forcé de ces différentes formes de migration. Six mille kilomètres de frontières désertiques ou minées sont limitrophes de pays en guerre ou en grande difficulté. Et après la mortelle traversée du Sahara, l'ultime frontière, la Méditerranée, est devenue un véritable cul-de-sac renforcé par l'externalisation des frontières. Veut-on faire du plus grand pays d'Afrique, ou du Maghreb, un centre de rétention à ciel ouvert, un terminal de la migration ? Rappelons que l'Afrique est le continent où les flux migratoires internes sont les plus importants.

Nous étions là, dans cette pièce cimentée d'une carcasse d'immeuble, à nous demander si nous aurions préféré mourir légalement chez nous de famine, de guerre ou de simple misère ou survivre « irrégulièrement » au-delà des frontières tracées par ceux-là même qui étaient entrés « légalement » pour coloniser et qui aujourd'hui encore, par les multinationales et la mondialisation, « développillent » et entretiennent l'insécurité dans cette même Afrique.

Pourquoi transformer un phénomène en problème ?

Je suis resté touché par la dignité et l'humanité de ces personnes rencontrées. Et pourtant nous avons vu ce soir-là ceux qui font trembler l'Europe. Ces hommes, ces femmes et ces enfants qui justifient que Frontex, Eurosur et autres agences déploient drones et matériels de haute technologie, non pas pour sauver des vies mais pour protéger la citadelle Europe.

Nous avons partagé des moments de convivialité, des échanges simples. Une journée ordinaire de mendicité, de travail, d'espoir d'une vie meilleure. Une journée que l'on peut choisir d'ignorer ou de simplement partager. En quittant nos hôtes, cette constatation. Pourquoi ne croise-t-on pas les gens censés trouver des solutions sous les tentes sahraouies, dans les ghettos ou les *pataras* ? Pourquoi avoir intérêt à transformer un phénomène en problème ? Pourquoi choisir de gérer toujours plus les conséquences et refuser de s'attaquer aux causes ? À qui profite la situation ?

Jean-François Debargue¹

¹ Jean-François Debargue est secrétaire général de Caritas-Algérie.

Brèves

Allah, Dieu pour tous ?

La cour d'appel de Kuala Lumpur en Malaisie a interdit en octobre dernier l'usage du mot « Allah » en référence à Dieu dans les publications de l'hebdomadaire catholique *Herald*, au terme de quatre années de controverses. Les autres publications, notamment la Bible, ne sont pas concernées. « Allah » est pourtant le mot malais qui signifie « Dieu », et a toujours été employé dans la liturgie et dans les bibles en malais. Mais les autorités craignent que le mot « Allah » ne soit utilisé par des non-musulmans pour semer la confusion et inciter certains à abandonner l'islam. Les chrétiens représentent moins de 8% de la population du pays ; surtout présents dans l'île de Bornéo, ils s'installent aussi aujourd'hui dans la péninsule malaise.

© Sham Hardy



Mosquée Selat Melaka en Malaisie

Depuis la création de la fédération de Malaisie, les gouvernements successifs ont cherché à renforcer le poids politique et économique de l'ethnie malaise au sein de la société, en faisant de l'islam le ciment du nationalisme et en multipliant les signes extérieurs de la piété dans le champ public. Les religions, source de divisions ? Oui, quand elles sont utilisées à des fins politiques, nationalistes ou racistes.

Irak : trois ans après l'attentat de Bagdad, des musulmans demandent aux chrétiens de rester

Une cérémonie discrète s'est déroulée le 31 octobre 2013 dans la cathédrale syrienne catholique Sayyedat-al-Najat, située dans le principal quartier commerçant de Bagdad, marquant l'anniversaire de la plus meurtrière des attaques menées contre les chrétiens depuis 2003. Le



Cathédrale Sayyedat-al-Najat à Bagdad

dimanche 31 octobre 2010, un groupe djihadiste avait fait irruption dans l'édifice et pris en otage les fidèles. Bilan : une cinquantaine de morts et soixante blessés. Cette tuerie avait déclenché une vague d'exode des chrétiens irakiens.

D'importantes forces de sécurité étaient déployées, et seuls ceux qui pouvaient prouver qu'ils étaient chrétiens étaient autorisés à entrer dans ce lieu de culte. Devant la cathédrale, des Irakiens sunnites et chiites ont allumé des cierges et brandi des banderoles appelant leurs compatriotes chrétiens à résister à la tentation de l'exil, et affirmant qu'ils soutenaient les minorités religieuses. (source : bulletin de l'Arcre, n°51)

Un nouveau pas en avant de la lutte de l'humanité contre la pauvreté



Pe nombreuses organisations catholiques se sont mobilisées pour la définition du futur cadre international du développement qui, en 2015, prendra le relais des « Objectifs du Millénaire pour le Développement » (OMD). En l'an 2000, 193 États membres de l'ONU s'étaient engagés à atteindre ces objectifs en quinze ans. Ceux-ci étant quantifiés, les acteurs de la société civile pouvaient interroger leur gouvernement sur les engagements pris. Comme le déclare la Caritas : « Nous sommes la première génération à avoir promis à l'humanité de l'aider à vivre une vie digne. » De réelles améliorations s'en sont suivies, de la baisse du nombre de personnes à très faible revenu à la hausse de l'accès aux médicaments pour les séropositifs : des millions de personnes ont vu leurs conditions de vie s'améliorer. Cependant, les OMD dépendaient d'une vision restrictive de la pauvreté et du développement, et avaient été imposés d'en haut, sans véritable implication de la société civile et des populations concernées : ce à quoi on veut remédier dans la préparation de l'« après 2015 ».

Au Mali, que devient l'Église catholique ?

Pax et Concordia a demandé au père Manolo Gallego, qui jusqu'à cet automne était vicaire de la cathédrale de Bamako, de dire comment l'Église du Mali traverse la grave crise qu'il connaît depuis deux ans. Dans ce pays où 90% de la population est musulmane, les chrétiens sont une petite minorité.

Depuis la mort de Mouammar Kadhafi, le Mali traverse des temps difficiles

à cause de la rébellion touareg de janvier 2012 ; ce n'est pas la première, il y avait eu des rébellions en 1963, 1990, 2006, mais cette fois-ci des centaines de combattants touaregs venant de Libye ont engagé les hostilités contre l'armée malienne dans les trois régions du nord (Gao, Kidal et Tombouctou) et en deux mois ils en ont pris le contrôle et déclaré l'indépendance de l'Azawad. Le MNLA (Mouvement National pour la Libération de l'Azawad) n'était pas seul : il y avait aussi AQMI (Al-Qaïda au Maghreb Islamique), Ansar ed-Dine (les Combattants de la Foi), le MUJAO (Mouvement Unité et Jihad en Afrique de l'Ouest) et même Boko-Haram.

Le 31 mars 2012, le MUJAO est entré dans la ville de Gao et, quelques jours après, le drapeau noir des salafistes d'Ansar ed-Dine et d'AQMI flottait sur Tombouctou. Le MNLA n'a pas les moyens de faire face à ces mouvements islamistes eux-mêmes divisés entre eux, surtout par rapport à l'application de la charia et aux modalités de l'indépendance de l'Azawad.

L'invasion islamiste au Nord et l'instabilité politique et sociale dans la capitale, Bamako, ont affecté l'ensemble du pays. L'effet a été très négatif sur l'opinion internationale et l'économie malienne a beaucoup perdu : coopérants, entreprises et organismes abandonnant le pays, chute du tourisme, graves perturbations pour l'agriculture, le commerce, l'artisanat. Beaucoup de



Le père Manolo

personnes ont perdu leur emploi ; les prix des carburants, du gaz et des produits essentiels ont beaucoup augmenté.

En juillet et août 2013, les élections présidentielles, les premières après la prise du pouvoir en mars 2012 par le capitaine Amadou Sanogo, se sont déroulées dans de bonnes conditions. Ibrahim Boubacar Keita, un homme d'expérience, a été élu. Les législatives de novembre 2013 sont l'étape suivante.

Comment avons-nous vécu ces événements ?

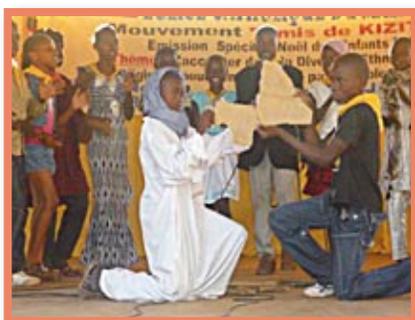
Lors de nos journées diocésaines de Bamako, en juin 2012, les gens se sont exprimés et ce qui ressortait le plus était « la perturbation générale » : les informations manquaient, on ne savait pas qui disait la vérité, une certaine familiarisation avec la violence s'installait, les gens avaient peur de se déplacer. Les gens du Nord arrivaient dans nos familles et nos écoles, les salaires étaient versés en retard, les prix augmentaient, beaucoup d'activités pastorales étaient suspendues à cause de l'état d'urgence. Les chrétiens parlaient de la peur de voir l'installation d'un État islamique avec tout ce que cela implique (la Charia, etc.) : en fait, c'est comme si l'islam africain n'avait aucune valeur et devait être remplacé par l'islam wahhabite d'Arabie saoudite.

Un autre fait à souligner - une première dans l'histoire du Mali - a été la création d'un ministère des Affaires religieuses et du culte par le Gouvernement d'Union nationale, ministère confié à un membre du Haut Conseil islamique, qui a suscité bien des



Remise de diplômes à l'Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest

appréhensions et des questions. Un des premiers à réagir fut le docteur Soumana Sako, ancien Premier Ministre, pour qui ce ministère constitue un véritable danger et il a martelé sur les antennes de RFI : « Les pouvoirs publics ont cédé devant l'intégrisme musulman. Nous craignons que ce ne soit une politique d'apaisement à l'égard des salafistes qui contrôlent le Nord. Pour nous, c'est une erreur très grave ». Après les présidentielles, ce ministère a été confié à une personnalité moins marquée. Un autre défi à relever pour la communauté chrétienne est le projet d'un nouveau Code des personnes et de la famille.



Lors de la célébration de Noël

Avec la crise que vit le pays, toutes les actions de développement ont été réorientées vers des activités humanitaires : partage de nourriture, attention aux victimes de la guerre, aux personnes réfugiées et déplacées (400.000 dans les pays limitrophes et 300.000 vers le Centre et Sud du Mali) ; ainsi Caritas Mali a organisé la solidarité avec toutes les populations sans distinction, à Bamako et dans les régions. Des quêtes ont été organisées dans les églises pour aider les malades et les victimes de la guerre. La Conférence épiscopale du Mali, en janvier 2013, a ainsi pu remettre une enveloppe de 1,5 millions de francs CFA (2300 euros) au gouvernement pour les blessés de guerre.

Nos chemins d'avenir ? Je vous propose deux textes, l'un du capitaine Sanogo et l'autre des évêques du Mali ; ils expriment bien la réalité du peuple malien et le chemin à suivre pour un avenir meilleur.

« Personne ne viendra construire le Mali pour nous. Nos pères ont fait de leur mieux, ont eu leur chance et posé des actes. Nos mamans ont posé des actes, elles ont fait de leur mieux pour ce pays. Chacun a sa part et sa contribution dans la construction de cette nation. Chacun a son rôle à jouer face à l'histoire, mais aujourd'hui c'est à nous la jeunesse de faire l'histoire de ce pays. Il est temps pour nous tous de se donner la main, d'enterrer la hache de guerre, d'oublier les querelles personnelles et d'essayer de bouger comme un seul homme, pas pour le Capitaine, pas pour le Président, mais pour le peuple malien. » Avant d'ajouter : « Certes, par la grâce d'Allah le Tout Puissant, le Mali est à genoux, mais ne tombera pas ». (Le capitaine Amadou Haya Sanogo lors de la réception de l'athlète Mamadou Camara, *L'Indépendant*, 5/9/2012)

Les évêques du Mali, le 27 Septembre 2012, avaient adressé un message à la communauté catholique pour que « cette souffrance ne nous entraîne pas au découragement, à la démission ou à la peur » et ils nous exhortaient à vivre ces quatre orientations :

- ❖ Garder confiance en Dieu et persévérer dans la foi en son Fils Jésus, le Sauveur, à qui obéissent toutes les tempêtes. L'épreuve que vit notre pays est celle de notre Église.
- ❖ Cultiver la paix : le chrétien est un artisan de paix, cette paix qu'il doit semer en tout lieu et en toute circonstance.
- ❖ Vivre la solidarité : l'heure est venue de vivre réellement cette vertu, surtout envers tous nos compatriotes : les réfugiés dans les pays voisins, les déplacés dans nos villes et campagnes, les veuves et orphelins de la crise, les détenus et les personnes mutilées.
- ❖ Prier : il faut prier sans cesse, nous dit Jésus. Forts de cette recommandation de notre Seigneur et de celle de saint Paul aux Romains « soyez joyeux dans l'espérance, patients dans la détresse, persévérants dans la prière » (Rm 12, 12), nous vous invitons, individuellement et en communauté, à persévérer dans la prière tout en restant vigilants.

Manolo Gallego, Père Blanc

La marche des Focos vers l'Unité

Le Mouvement des Focolari a pour intuition principale l'engagement pour l'unité. Né en 1944 dans l'Église catholique, sa spiritualité est aussi vécue par des chrétiens d'autres Églises et des fidèles d'autres religions. En effet, le principe d'amour et de respect mutuel, que les chrétiens puisent dans l'Évangile, est un principe présent dans toutes les religions. C'est ainsi que *Pax et Concordia* rendait compte en octobre 2011 du premier Congrès des Focolari musulmans à Tlemcen, signe d'une nouvelle étape pour le Mouvement. La rencontre qui s'est récemment tenue à Amman en Jordanie est l'occasion de faire le point sur cette dimension nouvelle des Focolari. *Pax et Concordia* a interrogé quelques membres de la délégation d'Algérie à cette rencontre.

Qu'alliez-vous faire à Amman en septembre dernier ?

C'était une rencontre des personnes engagées dans le Mouvement des Focolari. Les participants venaient d'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Égypte) et de l'Est de la Méditerranée (Égypte, Syrie, Liban, Irak, Terre sainte, Jordanie, Chypre, Turquie et Grèce). Irakiens et Égyptiens étaient les plus nombreux. Nous étions 500, dont 32 venant d'Algérie. La rencontre avait pour thème la communication, plus particulièrement l'effort pour connaître l'autre. Dans nos pays, il est bien évident que la communication entre chrétiens et musulmans est un enjeu majeur.

Qu'est-ce qui vous a marqués dans cette rencontre ?

D'abord l'ampleur de la souffrance des participants du Marchek. Leurs pays connaissent des conflits durables et meurtriers, et la relation entre chrétiens et musulmans en subit le contrecoup. Or chez eux c'est un même peuple, ils sont tous arabes ; cette cassure entre chrétiens et musulmans est particulièrement dramatique. Elle est nouvelle en Syrie et en Irak, plus ancienne au Liban, moins présente en Jordanie. Bien sûr il n'y a pas de mariages entre eux, mais ça évolue, comme ici où jamais auparavant un Tlemcenien n'aurait donné sa fille à un Kabyle ! Du coup, notre présence à nous, musulmans d'Algérie, était pour eux une joie, une espérance et une aide pour se parler entre eux

chrétiens et musulmans du Moyen-Orient.

Depuis le Congrès de Tlemcen, la dynamique musulmane du Mouvement s'est-elle poursuivie ?

Oui et non. Les amis musulmans du Mouvement sont nombreux, mais il s'agissait à Amman d'une rencontre des membres, pas des amis ; des personnes engagées dans le Mouvement, ceux qu'on appelle Engagés et Volontaires. Or c'est seulement en Algérie qu'il y a des Musulmans engagés dans

© Didier Lucas



le mouvement. Ça s'explique, le premier Focolare fondé au sud de la Méditerranée, c'est en Algérie, en 1966. Ensuite c'était le Liban en 1969, et on peut penser que c'est le deuxième pays où il y aura des Musulmans membres du Mouvement. On a des liens avec plusieurs familles musulmanes libanaises qu'on a même invitées en Algérie, avec *Familles Nouvelles*, la branche-Familles dont nous sommes animateurs dans le Mouvement.

Pour vous, quel est l'enjeu de cette ouverture dans le Mouvement ?

Chiara Lubich faisait remarquer que si le soleil se donne à voir en sept couleurs dans l'arc-en-ciel, la réalité de Dieu ne peut se dire dans une seule religion, qu'on a tout à gagner à connaître et comprendre les autres. C'est une leçon autant pour ici où on considère facilement l'étranger comme un mécréant que pour l'Europe où il y a de terribles étiquettes sur les étrangers musulmans.

Qui veut entrer dans la spiritualité de l'unité ne peut faire l'impasse, dans le monde méditerranéen, sur le défi de la rencontre entre chrétiens et musulmans.

Ce n'est pas trop difficile de trouver sa place dans un Mouvement fondé en milieu chrétien ?

C'est vrai qu'on pouvait avoir un peu d'appréhension en allant à Amman, même si on vise toujours à « faire un » dans le Mouvement. Mais j'y suis allée cœur ouvert et je n'ai pas senti de distances ; on s'est vraiment sentis en famille. J'insiste sur le terme, parce que le mot « dialogue » ne nous convient pas. On a dépassé ce stade dans le Mouvement.

Il y avait quatre intervenants pour la rencontre, deux chrétiens et deux musulmans, dont l'un a fait ses études à l'Université islamique de Constantine. L'intervention du théologien musulman jordanien nous a beaucoup plu. Il montrait comment ce que nous cherchons à vivre n'a pas qu'un enjeu inter-religieux, mais est d'abord une réalité à vivre chez nous, avec nos enfants, avec tout étranger. C'était important pour nous d'entendre un théologien musulman exprimer cela en termes théologiques

© Didier Lucas



musulmans. Un autre théologien maghrébin exprimait aussi des choses comme cela. Les entendre nous a confortés. Au début, on avait démarré sans se poser de questions, mais après on se demandait si on était au bon endroit, si on n'était pas en train de devenir chrétiens, surtout quand on participe à des instances plus centrales du Mouvement où c'est très chrétien. Du coup, la rencontre de ces deux théologiens nous a aidés : on avait déjà la conviction, il nous manquait encore des appuis. C'est vraiment un don de Dieu de nous avoir mis sur cette voie, cette acceptation de mourir pour l'autre, pour qu'il vive.

Que signifie cette expression ?

S'il y a un vainqueur et un vaincu, on ne peut pas avancer. L'humilité est une condition impérative pour un dialogue fructueux.

Alors, c'est gagné, la place des musulmans dans le Mouvement ?

Non, pas du tout. Au-delà des pays de notre région Maghreb-Machrek, on aimerait aider au déclic en Europe, dans un pays comme la France. Certains de nos enfants étudient en France et ne se sont pas sentis à l'aise là-bas dans le Mouvement, alors qu'ils y étaient pleinement ici. Là-bas, ils n'ont pas fait le pas. Nous croyons que s'ils arrivent à accueillir des musulmans jusque dans le Mouvement, si des musulmans s'engagent au Focolare, celui-ci n'en atteindra que davantage son but de vivre et témoigner de l'Unité.

**Propos de participants algériens,
recueillis par Michel G. et Marie-Danièle L.**

© Didier Lucas





Moudj, Kahlouche, Babaï, y'en a marre ! Parler à chacun comme il convient

Entre étudiants subsahariens on appelle très facilement les Algériens « Moudjs¹ » et les Algériennes « Moudjettes ». Quant aux africains noirs en Algérie du Nord il est très fréquent qu'on les interpelle dans la rue - en particulier des enfants - en leur lançant des « Kahlouche ! » ou « Babaï ! ».

Il y a évidemment une différence entre kahlouche qui signifie « noir » et babaï qui signifie « singe ». Il y a aussi une différence quand ces mots sont prononcés par un enfant. Mais on sait bien que derrière un enfant il y a des adultes qui lui ont appris ces mots.

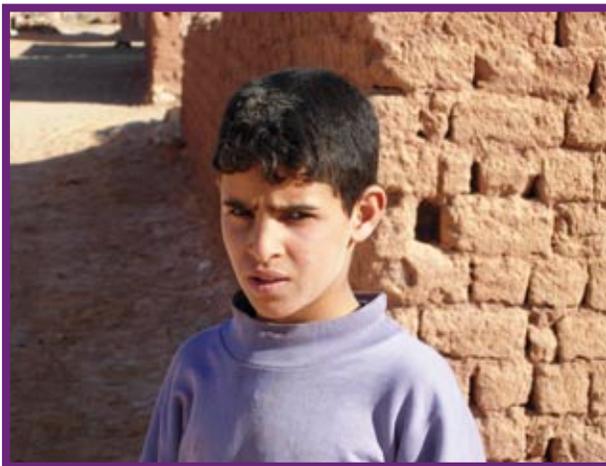
Ces expressions lancées d'un côté et de l'autre peuvent être ressenties par ceux que l'on désigne ainsi comme dévalorisantes ou carrément injurieuses. On peut se sentir stigmatisé en raison de sa seule différence de peau, ne pas se sentir reconnu simplement pour ce qu'on est essentiellement : un être humain. Même si cette différence n'est pas nécessairement envisagée comme une infériorité, est-il opportun de faire ressentir qu'on ne partage pas tout à fait la même part d'humanité ?

Il est évident que dès qu'un Algérien du Nord et un Africain noir entrent en relation personnelle ces expressions n'ont plus cours entre eux. Elles ne valent que parce que précisément elles n'engagent pas à entrer en relation, quand elles n'expriment pas un refus de toute relation. L'autre, immédiatement renvoyé à sa différence, n'autorise pas de relation à hauteur d'homme. On oppose au contraire une forme de violence verbale par laquelle on se défend de l'autre parce que, peut-être, la différence apparaît d'abord comme une remise en question de sa propre identité.

On dit très facilement que « c'est l'intention qui compte » ; si l'on n'a pas l'intention d'être injurieux ou dévalorisant ce n'est pas grave ! Mais la personne qui l'entend ou qui l'apprend connaît-elle l'intention de celui

qui l'appelle ainsi ? Il ne suffit pas d'avoir une bonne intention ; encore faut-il faire attention au ressenti de l'autre. Il s'agit de se placer du point de vue de l'autre. Je ne suis pas le seul juge de la justesse de ce que je dis.

Cela est vrai d'ailleurs de toute parole adressée à quelqu'un et même de toute parole qui parle de l'un autre même s'il n'est pas là. Il faudrait toujours se poser cette question : comment ressentirait-il ce qu'on dit de lui ? Ne serait-il pas blessé par ce qu'on dit de lui ?



Saint François d'Assise demande à ses frères quand « ils vont par le monde ... qu'ils soient doux, pacifiques et modestes, aimables et humbles, parlant à tous comme il convient ». Cette convenance, on peut lui donner aussi le mot de courtoisie.

Il ne s'agit pas d'avoir un langage emprunté qui n'a plus rien de naturel. Il s'agit d'abandonner une mauvaise habitude. Au début il faut se faire un petit peu violence à soi-même, faire attention à ce qu'on dit, puis peu à peu, très vite d'ailleurs, il devient naturel de ne plus employer de mots qui ne conviennent pas pour parler de l'autre ou pour l'interpeller. La mauvaise habitude sera devenue une bonne habitude... toute naturelle.

Nul doute que si les hommes apprenaient à se parler ainsi et parlaient des autres « comme il convient » le monde se porterait beaucoup mieux. Les violences physiques ne commencent-elles pas souvent par des violences verbales ?

Hubert Le Bouquin

¹ De *moudjahid*, combattant.

مودجا، كحلوش، باباي... هذا يكفي!

الحديث مع بعضنا كما ينبغي.



من الشائع بين الطلاب الأفارقة أن ينعنون الجزائريين بـ "مودجا¹" و الجزائريات "مودجات". غير أن جزائرية تدرس لوحدها في فوج به عدد معتبر من الأفارقة أعربت أنها لا تحب أن يستخدموا هذا التعبير و أنها ترى أنه احتقار للجزائريين.



في حين أنه من الشائع أن يلقب الأفارقة السود في شوارع شمال الجزائر : " كحلوش " أو "باباي" خصوصا من قبل الأطفال.

بالطبع هناك فرق بين كحلوش التي تعني " أسود" و باباي و التي تعني "القرود". و هناك أيضا فرق عندما يتم التحدث بهذه الكلمات من قبل الأطفال. و لكننا نعرف أن وراء كل طفل هناك شخص بالغ علمه هذه الكلمات.

هذه التعبيرات التي تطلق من شخص لآخر يمكن أن يشعر بها المعنيين كإهانة. قد يشعر المعني بالعار فقط بسبب اختلاف لون بشرته أو لأنه ليس معتبرا كما هو في الجوهر، أي إنسان.

غير أنه بمجرد نشوء صداقة بين جزائري و إفريقي من جنوب الصحراء تختفي هذه المصطلحات إذ أنها لا تجد مكاناً بينهما.

إنّ هذه المصطلحات لا تساعد على بناء علاقة، وإن كانت لا تعبر عن رفض تام لها.

عندما يشعر الآخر باختلافه لا يسمح بعلاقة متساوية. لا بل يجيب بعنف ليدافع عن نفسه، ربما لأن الإختلاف يحنأ أولاً على إعادة النظر في هويتنا الشخصية.

نبرر بالقول أننا عن "حسن النية" فإن استعملت هذه المصطلحات على حسن نية فهي غير مذلة و لا تعتبر سخرية من الآخر ! لكن الشخص الذي يسمع هذه المصطلحات لا يمكن له معرفة إن كانت عن حسن نية أو بقصد الشتم. ليس من السهل الحكم على نية الشخص و حتى لو كانت هذه التسمية من حسن النية فمن الأفضل عدم استعمالها و احترام مشاعر الآخر و عدم المساس بها.

إن كل كلمة تقال لشخص ما أو حتى وصف له يمكنها أن تكون جارحة لذا يجب أن نسأل أنفسنا قبل التلفظ بهذه العبارات كيف سيكون شعوره بما نقول عنه ؟ طلب القديس فرانسوا الأسيزي من إخوته عندما "يتجولون في العالم ... أن يكونوا طبيين و مسالمين و متواضعين، و أن يتحدثوا بتواضع و كما يجب مع الآخرين " و التحدث كما يجب هي ما نسميها اللباقة.

هذا لا يعني أنه يجب أن يكون كلامنا مجامل و غير طبيعي لكن يجب أن يتخل الشخص عن عاداته السيئة في الحديث. في البدء يجب أن نحارب العادات السيئة فينا و الالتفات إلى ما نقوله، و هكذا يصبح من الطبيعي أن لا نستخدم الكلمات الغير اللائقة للآخرين. سوف تصبح هذه العادة السيئة عادة جيدة ... وطريقة حديثنا طبيعية و لبقة.

لا شك إذا تعلم الإنسان كيف يجب الحديث مع الآخر " كما يجب " لكان عالما على أحسن حال، أليس في غالب الأحيان الكلام السيئ يولد العنف الجسدي.

الأب هيوبرت



¹ مودجا : من كلمة مجاهد حسب اللفظ الإفريقي وهي من العامي من كلمة مدجاهد

Saint Augustin est né à Thagaste

Deux inscriptions latines ont servi à placer la cité antique de *Thagaste* à Souk Ahras¹ en Algérie, sur la voie *Hippo Regius* (Annaba) - Carthage par *Naraggara* (Haddada) et *Sicca Veneria* (Le Kef). Là naquit, le 13 novembre 354, Aurelius Augustinus.

Sa famille

Si le gentilice Aurelius est l'indice d'une acquisition de la citoyenneté romaine sous le règne de Marc Aurèle, Commode ou Caracalla, le *cognomen* de la mère —Monnica— confirme la berbéricité de la famille d'Augustin. Le fils d'Augustin et de sa compagne carthaginoise porte le nom d'*Adeodatus*, théophore adapté du punique, c'est-à-dire phénico-berbère.

Bien que modeste *municipis*, Patricius, le père d'Augustin, était un curiale, de la classe des *honestiores*, la classe supérieure de Thagaste. Bien sûr, il n'avait pas pu assumer la charge financière représentée par des études supérieures à Carthage, mais toute la famille, servie par des esclaves en nombre non négligeable, vivait des revenus de son domaine, de l'exploitation de vignes et de vergers notamment, réussissant ainsi à préserver l'*otium* patricien quand d'autres familles décurionales étaient forcées de

recourir à des occupations manuelles ou commerciales.

Thagaste, Madaure, Carthage

Thagaste disposait d'une école élémentaire et d'un cours de grammaire. Dans cette école où on enseignait, encore à cette époque, le grec, Aurelius Augustinus se révélait déjà un enfant de grande espérance, et Patricius et Monnica conçurent de grands projets.

À 12 ans, il fut envoyé par ses parents à Madaure afin de suivre des cours de grammaire et de rhétorique. Trois ans plus tard, il fut rappelé dans sa ville natale, le temps que la famille rassemblât la somme nécessaire pour des études à Carthage. À la différence de ses amis, Licentius et Alypius, il n'appartenait pas à l'élite municipale de Thagaste, mais bien des citoyens plus riches que ses propres parents ne se souciaient nullement d'un pareil sacrifice pour leurs enfants².

L'aide financière du patron de Thagaste, Romanianus, un riche propriétaire foncier qui occupait un rang élevé dans la ville et la région, fut décisive pour les

études à Carthage³. À 18 ou 19 ans, ayant déjà terminé ses études de rhétorique à Carthage, Augustin revint à Thagaste avec sa compagne et leur fils illégitime Adeodatus. Là, il enseigna à la fois dans une *schola publica* et comme professeur privé des enfants de Romanianus.

La société thagastine

La classe dirigeante de Thagaste au IV^e siècle était constituée de décurions, ou curiales, qui formaient à titre viager et largement héréditaire le sénat municipal ; ceux-ci comptaient parmi eux aussi bien des citoyens modestement fortunés que de fastueux propriétaires.



Baptistère

Augustin à l'école de Thagaste

« ...quand je me montrais paresseux à apprendre, je recevais des coups. Les grandes personnes trouvaient cela parfait. [...] les chevalets, les ongles de fer, et ces autres instruments de torture qui inspirent tant d'effroi que, pour y échapper, l'on fait monter vers vous des supplications de toutes les parties de l'univers ?...mes parents riaient des châtiments que m'infligeaient mes maîtres. Car je ne les redoutais pas moins que la torture même, et je ne vous priais pas moins de me les épargner ; ...Mais j'adorais le jeu, et j'en étais puni. »

Augustin, *Confessiones*, I, 9, 14 et 15 (éd. P. de Labriolle).

¹ Elles ont été découvertes à Souk Ahras au milieu du XIX^e siècle.

² *Confessiones*, II, 3, 5.

³ *Contra Academicos*, II, 2, 3.

Licentius et Alypius, fils et parent de Romanianus, ont été les élèves d'Augustin. Le premier chercha à accéder aux plus hautes fonctions impériales et à faire carrière dans l'ordre sénatorial. Alypius étudia le droit à Rome puis devint *assessor* (conseiller juridique) du compte des finances impériales pour l'Italie ; après sa conversion, il revint en Afrique au service de sa ville natale et de la collectivité, non plus comme dignitaire municipal mais comme évêque.



Chapiteau d'église, Thagaste, V^e-VI^e siècle

Parce qu'il fut professeur dans sa ville un an avant de retourner à Carthage exercer le métier de rhéteur municipal, Augustin fut exempté des charges municipales. À son retour de Milan en 388, il s'installa avec ses amis et disciples sur ses « modestes » terres dont le revenu permit toutefois à toute la communauté de mener une vie semi-monastique. Obligé soit d'assumer ses obligations municipales soit de donner ses biens à la curie, Augustin, qui venait d'être ordonné prêtre à Hippone, préféra les vendre au profit de l'église de Thagaste et de ses pauvres.

Monuments funéraires, votifs et honorifiques sont de précieux indices sur les croyances des habitants de Thagaste. Les cultes de Jupiter et Junon, Saturne, *Sol Inuictus*, les *Cereres*, *Bonus Euentus*, Diane et Actéon, la Fortune, l'Abondance, nous sont attestés par les découvertes archéologiques. Le culte impérial, par nature essentiellement politique, se juxtaposait à tous les autres cultes, publics ou privés. Dans l'œuvre d'Augustin, la vie à Thagaste apparaît profondément marquée par l'avènement du christianisme et le phénomène donatiste, alors que, à l'époque de sa naissance, sa famille, sa ville et la région étaient encore largement païennes. Avec Patricius, païen, et Monnica, née dans une famille chrétienne, croyante et pratiquante, nous disposons d'un rare exemple historiquement attesté de ces mariages mixtes (chrétien/païen) que l'évêque d'Hippone déconseillait, mais qui restaient probablement fréquents dans l'Afrique du IV^e siècle. Monique demeurait cependant fidèle à des pratiques païennes comme celle qui consistait à aller porter des

offrandes alimentaires sur les tombeaux des martyrs. Bien que Thagaste ait eu, avant même Constantin, un évêque, ce ne fut qu'à la fin du IV^e siècle que la nouvelle religion se répandit dans la région. Même du temps de l'épiscopat d'Augustin à Hippone, le paganisme, interdit en Afrique depuis 399, apparaissait toujours comme un redoutable adversaire⁵.

L'Église apporta à l'institution du mariage des correc-

tifs et de nouvelles exigences, comme l'indissolubilité, l'égalité des époux, la procréation et la fidélité réciproque. Le père d'Augustin était bon, mais emporté et violent. Parce qu'elle savait le désarmer en douceur, Monique ne fut jamais battue⁶. Elle s'était notamment résignée à ses infidélités espérant que la chasteté lui serait apportée avec la foi, mais il resta païen jusqu'à la veille de sa mort. En attendant le mariage selon le droit romain, les familles aisées admettaient pour leur fils une liaison durable. À sa puberté, alors libre de toute contrainte scolaire dans une Thagaste devenue « Babylone », Augustin eut droit aux conseils maternels qualifiés « d'avis de femme » (*monitus muliebres*) : éviter de forniquer et, surtout, se garder de séduire l'épouse d'un autre⁷. Une seule femme, en réalité, marqua la vie d'Augustin : Monnica. Son père, qui s'était saigné pour financer ses études et favoriser son élévation culturelle et sociale, reste fugace et sa mort prématurée est à peine mentionnée. Sa mère, qui administra dès lors le patrimoine familial, lui envoya régulièrement sa pension d'étudiant carthaginois. Quand, en 371, Augustin prit, pour compagne, une Carthaginoise d'humble condition, Monique, la chrétienne, se réjouit de voir son fils stabilisé, à moindre risque, en attendant un mariage légitime plus brillant ; 15 ans plus tard, ayant trouvé à Milan une riche fiancée de 12 ans, elle amena son fils à rompre sa liaison et à renvoyer en Afrique la mère d'Adeodatus.

La conversion d'Augustin en 386 et le renoncement à toutes les espérances du siècle comblèrent Monique : il était devenu chrétien et catholique. Plus ! Par son rôle dans l'Église latine, son œuvre théologique, philosophique et littéraire, immense, saint Augustin a assuré la gloire aux Aurelii de Thagaste.

Nacera Benseddik
Historienne de l'Afrique antique, archéologue

⁴ CIL VIII, 5176=ILAlg. I, 927.

⁵ *De ciuitate Dei*, XVIII, 54 ; *Epistulae*, 232 (CSEL., 57, p. 511).

⁶ *Confessiones*, IX, 9, 19.

⁷ *Confessiones*, II, 7, 7 ; 8, 2 et 6.

منظمة العفو الدولية

Section algérienne d'Amnesty International
On peut faire changer les choses ?

C'est à Alger, à l'occasion d'une formation, que j'ai croisé Hassina. Pour excuser ses fréquents retards ou absences, elle invoquait des motifs étranges : j'étais retenue au commissariat, dans un ministère, à un Salon... J'ai fini par lui demander ce qu'elle faisait : elle est permanente d'Amnesty International.

Qu'est-ce que c'est, Amnesty International ?

C'est un mouvement mondial et indépendant qui œuvre pour le respect des droits humains. Il existe depuis 1961. Il agit pour défendre ceux dont les droits ne sont pas respectés.

Vous critiquez le pays et le gouvernement ?

Non, nous l'encourageons à aller de l'avant, nous lui demandons d'adhérer aux grands traités internationaux qui protègent la vie et les droits des citoyens ; puis d'adapter son droit interne aux traités qu'il a signés, et enfin de s'assurer que les institutions du pays respectent ces engagements et nos lois.

Nous n'agissons pas seulement en direction des États, mais aussi en direction des grandes entreprises internationales par exemple, pour que soient respectées les normes internationales.

Un membre de base, qu'est-ce qu'il fait par exemple ?

Le mode d'action le plus connu, ce sont les campagnes de lettres : on écrit aux responsables d'un pays, d'un tribunal ou d'une prison pour demander que telle personne arrêtée soit jugée de manière équitable. Quand des milliers ou des millions de lettres arrivent du monde entier, ça aide beaucoup pour que la personne ne soit pas oubliée ni maltraitée. Quelques lettres écrites chaque année par des millions de personnes, cela peut devenir une action très efficace.

En général, on écrit pour défendre des personnes d'autres pays que le nôtre.

Vous défendez des criminels ?

On défend « l'état de droit » et des personnes qui ne sont pas respectées dans leur droit. Qu'elles soient des militantes des droits de l'homme ou membres

de minorités, coupables de quelque chose ou non, l'important est que le pays applique le droit, la justice. Quand un pays est ainsi interpellé, ce sont les droits de tous les citoyens qui sont défendus.

Comment connaissez-vous l'existence de ces personnes dont les droits ne sont pas respectés ?

Nous sommes un mouvement de militants, dont les orientations sont définies après débat et vote, mais nous nous appuyons sur des spécialistes, sur des chercheurs qui font un travail juridique connu pour sa précision, sa crédibilité et son objectivité. Les militants d'un pays ne travaillent jamais sur leur propre pays.

Une section d'Amnesty International en Algérie, c'est officiel ?

Bien sûr. L'organisation ne travaille pas contre les États, rien n'est fait clandestinement. Quand une délégation d'Amnesty va dans un pays, elle demande toujours un visa en tant que telle.

L'organisation existe en Algérie depuis 1992. On peut la contacter sur le site www.amnestyalgerie.org. Outre le siège à Alger où travaille une petite équipe, des groupes existent dans une dizaine de villes de la côte ou de l'intérieur (Biskra, Ouargla, ...). On peut toujours inviter un membre à venir présenter l'organisation.

Donc, on peut faire changer les choses ?

Quand quelqu'un est oublié sans jugement ou maltraité au fond d'une prison, quand lui-même se croit totalement seul, tu as une arme dans ta main, c'est ton stylo. Tu écris. C'est très simple. Ça le ramène à la lumière : lui, la violation qu'il subit, la personne ou l'institution responsables. Mieux vaut allumer une bougie que de maudire l'obscurité, non ?

Propos recueillis par M.G.



L'ALGÉRIE PAR SES POÈTES



© Hubert Le Bouquin

Petite anthologie rassemblée et mise en perspective par Dominique Lebon

Au Maghreb, la poésie populaire est de toujours. En Algérie, les poètes, ceux que Jean Amrouche appelait les clairvoyants, les clairchantants, défendent l'honneur des tribus, célèbrent leur histoire, joyeuse ou douloureuse, parlent de religion et d'amour. Issus du peuple, ils expriment les sentiments du peuple.

Ainsi en est-il en Kabylie. Un proverbe dit : *Qui a l'éloquence a tout le monde à lui*. Dans la culture berbère, la parole a une valeur éminente, et la poésie est au sommet de cet art de vivre avec des mots.

Youssef-ou-Kaci était un poète ambulancier qui allait sur les marchés, de village en village, de tribu en tribu. À son époque, au XVIII^e siècle, les contraintes étatiques étaient faibles, et les tribus kabyles étaient de minuscules républiques autonomes, qui ne cessaient de s'opposer. Youssef, parce qu'il est poète, est accueilli et écouté dans les diverses tribus. Il arbitre les querelles, il est diplomate, comme on peut le voir dans le poème ici présenté, où Youssef s'adresse à la tribu des Azouaou :

Va ramier mon messenger
Prends ton vol hâte-toi
Vers les Azouaou race de lions
Parle-leur et dis
Veillez sur la fraternité vous vous en trouverez bien
Que le frère revête son frère nu
Ah rencontrer le Valeureux
Et lui dire
Dures sont les peines causées par des frères
Elles engendrent la honte
Elles livrent à la loi des ennemis
Qui décident pour vous de votre vivant même.

Au siècle suivant, **Si Mohand-ou-Mohand** (né vers 1840-1845 à Larbaa Nath Iraten, mort en 1906 à Aïn el Hammam) n'est pas un poète professionnel mais un errant, amateur de kif et d'absinthe. Son père a été fusillé lors de l'insurrection d'El Mokrani en 1871, sa famille expropriée. Si Mohand

Aw' isəan izri s d aşfaḥ
af zzman yefdeḥ
ard isih deg-meṭṭawen
W isəan cwiṭ n rrbəḥ
ul is ad yeqseḥ
di lweqt a medden akw neḥsen
Yuli was tura d sşbeḥ
w indelen ad ifreḥ
Rebbi ur illi d w' iyellten.



© J.-M. Chassine

est accablé par le désastre de sa Kabylie vaincue : l'envahisseur français a pénétré les montagnes, ce qui n'était pas arrivé depuis des siècles, seul Dieu pourra sortir le peuple de cette détresse. Signes de la profonde transformation que vit la société kabyle : dans la poésie de Si Mohand apparaissent le « je » du poète seul face au monde et face à Dieu, ainsi que le vocabulaire de l'amitié, en un temps où l'individu n'existait encore que dans le groupe, et dans des relations sociales imposées.

Les poèmes de Si Mohand ont une forme fixe : ils comptent habituellement trois strophes de trois vers. Le 1^{er} et le 3^e vers de chaque tercet ont sept syllabes, le second en a cinq. Le poème a deux rimes, une pour le dernier vers de chaque strophe, et une pour tous les autres. Au total, donc cinquante-sept syllabes : une structure rigide, qui se prête à l'allusion et à l'évocation plus qu'à la description ou au discours logiquement ordonné, tout en obligeant à aller à l'essentiel.

Je m'en vais cette fois-ci.
Mes amis pardonnez-moi,
je n'ai que trop vécu dans ce pays.(...)
Mon âme saigne et mon cœur pleure.
Je souffre dans ma chair,
et ne résiste qu'à grand peine.
Errants et fous de Dieu,
et vous, saints pleins de mérite,
je m'en remets à vous partout.

L'autre grand nom de la poésie kabyle au XIX^e siècle est celui de **Cheikh Mohand-ou-Lhocine** (Aïn el Hammam, vers 1838-1901). Contrairement à Si Mohand, il a mené une vie sédentaire. Cheikh Mohand est initié dans la grande zaouïa El Rahmania, dont il devient l'un des maîtres. Sa poésie est imprégnée des valeurs spirituelles du soufisme. Poète, il est aussi philosophe et mystique.

À un homme qui lui demandait quelle règle de conduite il devait adopter dans sa vie, le Cheikh répliqua : *Loue Dieu, dis le vrai, dispense tes biens, fuis le mauvais pas et ne parle pas avec les morts*. Comme le dit Mouloud Mammeri, les morts ensevelissent les morts, et Cheikh Mohand sait que c'est la condition commune mais que sa vocation à lui est de travailler à enfanter la vérité, à donner aux hommes le sens de la vraie vie. *Car, ajoute Mammeri, les scrupules inutiles, la rigueur vaine, la stricte observance de rites de pure convention, le respect paresseux des vérités admises sont une forme de mort*. Ainsi dans ce poème, dont le dernier distique est devenu proverbe :

Je vais et je mets en garde
contre le vaniteux la cervelle vide

Pareil à qui baratte du goudron
ou de la fleur de laurier rose

Ô toi qui montes aisément la pente
prends garde dans la descente.

Lounis Aït-Menguellet, né en 1950 dans le Djurjura, artiste très connu de la chanson berbère, est avant tout un poète et un philosophe, qui perpétue la tradition de Si Mohand et de Cheikh Mohand. Dans le texte qui suit, Lounis Aït-Menguellet inverse les termes du proverbe kabyle qui dit : *Dans la prospérité tous sont avec toi, dans le dénuement nul ne te connaît plus*, ce qui lui permet de chanter un monde réconcilié :



© J.-M. Chassine



© J.-M. Chassine

Dans le dénuement tous sont avec toi
dans la prospérité nul ne te connaît plus
ainsi te paraît l'humanité
Grâce à tes semblables la vie sera belle
si tout le monde était comme toi
les méchants n'auraient jamais leurs parts

Tu es bon quel bonheur
si tout le monde était comme toi
le courage que l'on lit sur tes traits
redonnerait force aux malades
le bien que ta main a semé
tout le monde y prélève

Si tu chantes la vie
tu en fais fleurir les jours
si tu chantes la mort
tu en fais une grande aventure
Avec toi chacun trouve ce qu'il désire
de la joie à tout instant

Si nous attendons de toi l'espoir
en toi nous le trouvons
Si nous considérons les épreuves
nous en trouvons le remède en toi
Ton pays n'a point de nom
"Tous les pays semblent t'appartenir"

Tu n'acceptes pas de porte close
ni de clôture à ton cœur
point de différence de race :
blanche ou noire
pour toi ta mère c'est le monde
ceux qui l'habitent sont tes frères

Nous l'avons interrogé sur sa croyance
pour l'adopter
en connaître le nom
le nom du prophète qu'il invoque
nous attendions sa réponse
il détourna le visage et éclata de rire.

La poésie algérienne de langue arabe tire ses richesses à la fois de l'arabe dialectal et de l'arabe littéraire. La poésie populaire dialectale, dans l'ouest algérien, s'est développée avec le reflux des Musulmans de la péninsule ibérique. Ses thèmes sont variés. Mais on pourrait dire que sa grande affaire est l'Amour, amour-passion, amour du pays, du Prophète, de Dieu. C'est pour-quoi elle est aussi poésie de résistance, contre les envahisseurs qui se succèdent. Incarnée dans le terroir, elle est l'expression privilégiée des sentiments du peuple.

Ahmed Ben Triki (env. 1650-1750), est considéré comme un des fondateurs du *hawzi*, genre musical (dérivé de la musique arabo-andalouse) et poétique propre à Tlemcen. Il compose ses poèmes en puisant dans la langue classique et dans le dialecte. Dans l'extrait ci-dessous, Ben Triki emploie le vocabulaire de la poésie courtoise pour parler de l'amour pour La Mecque :

Feu me dévorant du dedans,
vaines larmes et vaines lamentations,
qui d'usure, ravinent mes paupières,
irais-je au lieu serein, source de mon bonheur ?
notre prophète Mohammed,
maître sublime de la Kaaba,
que le salut de Dieu aille à notre guide !

Séjournerai-je enfin auprès de l'Astre parfait
qui dissiperait mes nuages
et mes noires pensées ?

(...) Ses tresses noires comme les ténèbres,
dépassant des hanches la parure,
la couvrent jusqu'aux talons,
heureux qui peut les voir.

Plus noires sont-elles que ne l'est le fruit du
mûrier.

Elle séduit de son regard langoureux et effronté.
Taille svelte d'une éternelle jeunesse,
apparition nocturne couverte d'un halo auroral,
que le salut de Dieu aille à notre guide !

Mohamed Belkheir est né sous la tente aux environs de 1835, près d'El Bayadh, au sud de l'Oranie. Ce bédouin des Hauts-Plateaux a pris une part active à la deuxième insurrection des Ouled Sidi Cheikh (dans



© J.-M. Chassiné

l'Oranie) en 1881, menée par Cheikh Bouamama. Il fut envoyé en forteresse en Corse, en 1884, et y restera neuf ans. Il mourra au pays en 1905. Chanteur populaire et plus encore poète, guerrier et meneur d'hommes, Belkheir est à l'œuvre pour soutenir les combattants :

Les gens du Tell racontent nos vertus,
en notre absence, ils citent nos héros ;
les veillées dans les villes sont notre évocation.
Qui est musulman de cœur dort heureux.
Les cavaliers sur leurs montures impatients
sont prêts à la querelle,
armés de fusils, de pistolets et de foi.
Gens de jugement dans la vie comme en
religion ;
que de vertus dans la descendance du chevalier !
Des cousins en course pour la gloire,
chacun d'eux est le croissant du Ramadhan.
Quel bonheur si l'Émir arrivait !
Mes mers déborderaient de puissance et de foi.
Dieu, accorde-moi miséricorde, et à ceux qui
écoutent,
par la grâce de Mohammed, jamais je ne verrai
l'enfer.

Mohamed Ben Guitoun est un poète de la région de Biskra de la fin du XIX^e siècle. Il compose en 1878 *Hyziya*, un éloge funèbre, qui le rend célèbre : à la demande de son ami Saïd, le poète célèbre la mémoire de sa jeune épouse, Hyziya Bouakkaz, qui vient de mourir subitement à l'âge de 23 ans, alors que la tribu qui pratiquait la transhumance vers les Hauts-Plateaux retournait à l'oasis. Cette romance algérienne est devenue une chanson interprétée par les plus grands noms de la chanson bédouine. Dans l'extrait que nous présentons, on constate que le poème vise aussi à l'éducation spirituelle de qui l'écoute, en rappelant que Dieu est maître de la vie. Et on mesure la place du cheval dans la vie du bédouin !

S'il fallait la disputer à des rivaux, je fondrais résolument sur trois troupes de guerriers. Je

l'enlèverais par la force des armes à une tribu ennemie, et, dussé-je le jurer par la tête de cette beauté aux yeux noirs, je ne compterais pas mes adversaires, fussent-ils cent. Si elle devait rester au plus fort, je jure qu'elle ne me serait pas ravie : j'attaquerais, au nom de Hyziya, des cavaliers sans nombre ! (...) Mais puisque telle est la volonté du Compatissant Maître des Mondes, je ne puis détourner de moi cette calamité. Patience ! Patience ! J'attends le moment de te rejoindre : je pense à toi, ma bien-aimée, à toi seule !

Nobles amis, mon cheval gris me tuait quand il s'élançait ! Après mon amie, lui aussi est parti et m'a quitté. Mon coursier l'emportait sur les autres chevaux, et quand il se trouvait mêlé au tumulte de la guerre, on le voyait en tête du peloton. Quels prodiges n'accomplissait-il pas dans l'arène guerrière ! (...)

Un mois plus tard, ce cheval n'était plus chez moi : trente jours après Hyziya, cette noble bête mourut, et resta dans un précipice. Il ne survécut pas à ma bien-aimée. Tous deux sont partis me faisant d'éternels adieux. Ô Douleur, les rênes de mon cheval gris sont tombées de mes mains.



© J.-M. Chassiné

La poésie de langue arabe classique, la langue des intellectuels, reprend vie au début du XX^e siècle, dans le contexte du mouvement réformiste musulman. Elle est celle de lettrés arabisés, qui ont fait des études religieuses au Moyen-Orient ou à Tunis et qui, dans le contexte colonial, rejettent tout contact avec la culture occidentale. La poésie qui renaît en Algérie est donc dans un premier temps très conservatrice : attachée aux canons traditionnels de la poésie arabe fixés dès l'ère antéislamique. C'est une poésie patriotique, didactique et austère, qui se diffuse par les associations de jeunesse et par la presse réformiste et qui va progressivement ensemençer la mémoire populaire, la faisant passer de la résignation à l'action. Puis, aux approches de la guerre d'indépendance, cette poé-

sie devient militante et nationaliste. Elle connaîtra une nouvelle rupture après 1962. Mouloud Mammeri écrivait en 1968 : *Si toute littérature est par essence libératrice, il était relativement plus facile de faire œuvre d'écrivain dans le contexte manichéen d'une situation coloniale. Jadis l'obstacle à la libération était extérieur et visible. (...) Les obstacles qui s'opposent désormais à la libération de l'homme africain sont en lui. Il est devenu singulièrement plus difficile de donner une image littéraire de situations en mouvance perpétuelle tant il est vrai qu'il est plus aisé de refuser les autres que de se libérer soi-même.* Il s'agit alors, pour le poète, de se confronter à sa propre société.

Mohamed Salah Khabchache, né en 1904 à Oued-Yacoub (Constantine) a suivi les cours de Ben Badis. Il meurt au début des années quarante. Son œuvre est un plaidoyer pour les femmes, comme le poème reproduit ici, qui date de 1925 :

Ils t'ont abandonnée entre la bure et la prostration
dans la nuit noire de l'affliction.

Réduite à l'impuissance dans le pire des taudis,
objet d'une multitude d'exactions.

Ils t'ont enterrée vivante,
et la mort eût été préférable à ta misérable condition.

Enfermée, opprimée, frustrée,
reléguée sous le voile noir de la tradition.

Quel est ton crime envers le destin
pour qu'il te poursuive ainsi de sa malédiction ?

Pauvre sexe faible ballotté dans notre terre aride
par les vents de la désolation !

Pauvre beauté arabe dont l'éclat a pâli
sous le labeur et les privations !

Pauvre fille qui traîne sa misérable existence
vers la faucheuse de toute aspiration !

Verrais-je un jour nos filles dans les écoles
sirotant le doux nectar de l'instruction ?

Verrais-je un jour nos filles
de nos jeunes gens partager les préoccupations ?

Jusqu'à quand ce hidjab ? jusqu'à quand ?
Faut-il attendre la mort ou la résurrection ?

Vos semblables en Europe ont atteint
les cimes de la dignité et de la considération !

Moufdi Zakaria (1908 Béni-Isguen, 1977 Tunis) est un musulman de rite ibadite, un militant nationaliste, et le poète de la Révolution et de la Nation. L'Algérie lui doit son hymne national, *Qassaman*. Voici un de ses poèmes intitulé : *Épris de l'Algérie*.

جزائر يا لحكاية حبي
و يا من حملت السلام لقلبي
و يا من سكبت الجمال بروحي
و يا من أشعت الضياء بدربي
فلولا جمالك ما صح ديني
و ما أن عرفت الطريق لربي
و لولا العقيدة تغمر قلبي
لما كنت أو من إلا بشعبي
إذا ما ذكرتك شع كياني
و إما سمعت نداك ألي
و مهما بعدت و مهما قربت
غرامك فوق ظنوني و لبي
ففي كل درب لنا لحممة
مقدسة من وشاج و صلب
و في كل حي لنا صبوة
مرنحة من غوايات صب
و في كل شبر لنا قصة
مجنحة من سلام و حرب
تنبات فيها يلياذتي
فآمن بي و بها، المتسبي
شغلنا الوري و ملأنا الدنيا
بشعر نرتله كالصلاة
تسايبحه من حنايا الجزائر



© C. Le Bouquin

Zineb Laouedj, née à Maghnia en 1954, poétesse et enseignante, a recours à l'arabe classique et à l'arabe dialectal. Elle évoque très souvent les « douleurs » de la femme, mais aussi ce qui fait souffrir les enfants et les hommes. Pour Zineb Laouedj, *les mots sont avant tout des êtres fragiles qui vibrent au toucher des choses de la vie et au doux bruissement des rêves. Ils n'ont pas l'assurance de la pierre, mais sont plus solides que les temps et les tirants :*



© C. Le Bouquin

Pas encore née
JE DÉRANGE
Présente
JE DÉRANGE
Absente
JE DÉRANGE
Marcher à petit pas
JE DÉRANGE
Marcher à grand pas
JE DÉRANGE
Je dis OUI
JE DÉRANGE
Je dis NON
JE DÉRANGE
J'ai décidé d'être
UN GRAND
« JE »
Les hommes de la tribu
Ont cru que
C'était seulement
UN « JEU »
Et comme je n'ai pas baissé les yeux
Ils ont juré
De
Faire Tomber
Tous
LES CIEUX
Et convoquer
Même
LES DIEUX
TOUS
LES DIEUX

La poésie algérienne d'expression française naît au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Auparavant, cette poésie était habituellement très conventionnelle, et un seul nom mérite d'être retenu, celui du grand poète Jean Amrouche. Cette poésie va accompagner le combat de l'Algérie pour son indépendance. Poésie militante, fière, courageuse, ardente, épique, qui aura parfois du mal à se maintenir sur les sommets, et qui s'éteindra après 62. Vient alors le temps pour elle d'assumer les exigences d'une liberté à la fois retrouvée et jamais acquise. C'est aussi le temps pour elle d'accueillir l'autre, les autres cultures et les autres mondes, dans un mouvement d'ouverture auquel n'a pas peu contribué le départ en exil de beaucoup d'auteurs lors des années noires.

Jean El-Mouhoub Amrouche (Ighil Ali 1906, Paris 1962) est un Kabyle de nationalité française et de confession chrétienne. Il publie son premier recueil de poésies en 1937, ce qui fait de lui un pionnier de la littérature algérienne d'expression française. Perpétuel exilé, en raison de son appartenance à deux cultures, il veut une victoire commune de l'Algérie et de la France sur le colonialisme. Jean Amrouche incarne dans sa personne la promesse d'un avenir où les peuples formeront une communauté de liberté et de justice. Le poème *Le combat algérien* a été écrit en 1958 :

À l'homme le plus pauvre
à celui qui va demi-nu sous le soleil dans le vent
la pluie ou la neige
à celui qui depuis sa naissance n'a jamais eu le
ventre plein

On ne peut cependant ôter ni son nom
ni la chanson de sa langue natale
ni ses souvenirs ni ses rêves
On ne peut l'arracher à sa patrie ni lui arracher sa
patrie.

Pauvre affamé nu il est riche malgré tout
de son nom,
d'une patrie terrestre son domaine,
et d'un trésor de fables et d'images
que la langue des aïeux porte en son flux comme
un fleuve porte la vie.

(...) nous voulons habiter notre nom
vivre ou mourir sur notre terre mère
nous ne voulons pas d'une patrie marâtre
et des riches reliefs de ses festins.
Nous voulons la patrie de nos pères
la langue de nos pères
la mélodie de nos songes et de nos chants sur nos
berceaux et sur nos tombes
Nous ne voulons plus errer en exil
dans le présent sans mémoire et sans avenir
Ici et maintenant
nous voulons
libres à jamais sous le soleil dans le vent
la pluie ou la neige notre patrie : l'Algérie.

Ahmed Azeggah (Bejaïa 1942, Alger 2003) appartient à la génération de l'indépendance, qui veut qu'on arrête de chanter ce qui appartient au passé. Voici les extraits d'un poème de 1966 :

Arrêtez de célébrer les massacres
Arrêtez de célébrer des noms
Arrêtez de célébrer les fantômes
Arrêtez de célébrer des dates
Arrêtez de célébrer l'Histoire
La jeunesse trop jeune à votre goût
Insouciante et consciente
Sait (...)

Elle n'oublie jamais la jeunesse malgré
Sa grande jeunesse mais
Elle a horreur des horreurs
Et les enfants d'aujourd'hui
Et ceux qui naîtront demain
Ne vous demandent rien
Laissez-nous laissez-les vivre
En paix
Sur cet îlot de l'univers
L'univers seule patrie



© J.-M. Chassine

Tahar Djaout (Azeffoun 1954, Alger 1993) est poète, écrivain et journaliste. Pour lui, dans la poésie il y a le désir de déconstruire le monde et de le reconstruire différemment. Tahar Djaout rejetait toute forme d'autorité dans sa poésie. Ainsi le poème *Le vautour du temps*, offert en 1992 en hommage à Kateb Yacine, peut être

lu en songeant que dans le monde musulman blâmer le temps, c'est blâmer Dieu, qui est le temps : le poète est un hérétique. Tahar Djaout sera le premier intellectuel algérien à être assassiné par les terroristes :

De son air en surplomb
Où l'œil incendiaire ne dort jamais,
Le vautour du temps,
Le vautour saturé de migrations
Nous surveille.

Il attend,
Pour fondre sur nos squelettes,
Que notre insoumission mollisse,
Eau morte où croupiront les rêves.
Toute une vie
– Enfance sans cesse régénérée –
À éviter les ornières de l'acquiescement,
À aligner des mots de braise
Incrustés comme fleurs de pierre
Dans le corps meurtri du poème.
Il faut fortifier nos bivouacs
Il ne faut pas que l'oubli
Nous fasse perdre la trace
Du torrent de vie,
Nous éloigne de ces frondaisons indociles
Où, oiseaux insomniaux,
Les révoltes tiennent conseil.

Abderrahmane Lounès, né dans la casbah d'Alger en 1952, a publié plusieurs recueils de poèmes dans les années quatre-vingt. Il aime l'humour, cet humour qui permet aux Algériens de supporter des situations difficiles. Par ce moyen, il met le doigt sur les misères de la société :

Une petite cuillère et un morceau de sucre
S'aimaient d'amour tendre
D'amour fondant
Ils se fréquentaient en cachette
Comme de vulgaires voleurs
Tout leur était interdit
Ils n'avaient aucun endroit
Pour pouvoir s'aimer
À l'abri des regards indiscrets
Le seul endroit
Où ils pouvaient passer inaperçus
Sans éveiller les soupçons
C'était dans un "café".

Jamel Eddine Bencheikh (Casablanca 1930, Tours 2005) était un universitaire algérien, spécialiste de littérature médiévale arabe, et poète écrivant en français. Ce poème de 2004 est écrit en français, mais il est de style oriental, avec un titre en langue espagnole. Dans les situations d'enfermement, de désespoir qui menacent notre monde (*No pasarán !*), la fonction du poète est de rendre espoir et bonheur, par son art magique consistant à rassembler, à tisser des liens de beauté entre des êtres différents. Pour qu'advienne la liberté :

No Pasarán

Par les grillages de l'attente
Je laisse l'espoir à la mer
Égrener ses ombres mouvantes
Mon regard lèche la torsade
Du fer forgé envoluté
La brise arrondit sa chamade
Poète Rassemble le monde
Brode la dentelle des marées
Et calligraphie sur leur onde
L'annonciation démiurgique
Qui vibre au chant désespéré
Jailli de ta lèvre magique
Tisse et fais renaître le songe
Où être heureux nous voudra dire
Que nous chasserons le mensonge
Malgré la honte et les carnages
Le cœur léger sous la nuée
Nous survivrons en tes mirages
Qui offrent leur parfum de menthe
Sous la volute enamourée
Face à la mer qui invente

La liberté



© J.-M. Chassiné

Des compléments à ce dossier - bibliographie, traductions, textes originaux - peuvent être consultés sur le site web www.eglise-catholique-algerie.org

L'Algérie au fil des jours

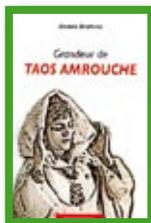
Alger. 7 raisons de ne pas rater le SILA (18^e édition du Salon international du livre d'Alger, 21 octobre-9 novembre). Les stars de la littérature – l'Afrique, art et littérature en 48 heures – Honneur aux Belges ! – Sony (romancier et auteur congolais) et Aimé Césaire – Des Bulles en expo (bande dessinée algérienne) – L'hommage à Zhor Zerari (une moujahida) - ...et Vergès. *El Watan*, 25-10-13. **922 éditeurs au 18^e Sila**. Quatre espaces : littérature, histoire-actualité, esprit Panaf et nouveauté éditoriale... 8 hommages à des personnalités disparues en 2013... *Liberté*, 24-10-13. **1,3 million de visiteurs en 10 jours**. Record de fréquentation. *El Watan*, 11-11-13.

Skikda. Un exemple à suivre pour toute la région. Sidi Mezghiche, la commune la plus propre de la wilaya.

En dépit de certains problèmes, comme l'insuffisance d'eau potable et de moyens pour enlever la décharge sauvage, cette commune a réussi à améliorer, de façon spectaculaire, son cadre de vie grâce aux hommes de bonne volonté. *El Watan*, 07-11-13.



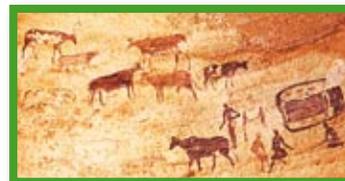
Les Algériens ni heureux ni malheureux. Rapport de l'ONU sur le bonheur (World Happiness Report). Sur 156 pays, l'Algérie se situe à la 73^e place, précédant la Libye (78^e), le Maroc (99^e), la Tunisie (104^e), la Mauritanie (112^e) et l'Égypte (130^e)... Le Danemark est en tête, les USA à la 17^e, la France à la 25^e... *El Watan*, 15-09-13.



Tizi-Ouzou. En hommage à l'œuvre colossale de Taos Amrouche. 9^e Festival des arts du conte et du récit « Le Grain magique », ouvert le 20 septembre. Elle a eu le mérite de valoriser les anciens contes kabyles... « Cette grande dame de la culture algérienne... » selon Tayeb Bouamar, initiateur du festival. *Liberté*, 22-09-13.

L'Ahaggar, ce berceau de l'humanité (*Atlanthropus mauritanicus*... l'un des ancêtres les plus reculés des Algériens : 1,5 à 2 millions d'années). Superficie

du parc national : 633 887 km² ; mont Tahat, le plus élevé d'Algérie : 3003 m ; Tazrouk, la plus haute commune d'Algérie : 1940 m ; 371 espèces végétales ; 38 espèces de mammifères... 176 espèces d'oiseaux... *El Watan*, 31-10-13.



La lente agonie des parcs nationaux. L'État s'en désintéresse. Ils sont au nombre de 14 : le plus important au Nord étant celui d'El Kala (80 000 ha), traversée par l'autoroute E-W, sans compter ceux du Sud : Tassili n'Ajjer (8 millions ha) et de l'Ahaggar (45 millions ha)... *El Watan*, 19-09-13.

La vulnérabilité de l'Algérie exacerbée par les risques climatiques. Insécurité alimentaire, stress hydrique, catastrophes naturelles. Pr Chems Eddine Chitour : « passer de la gestion des crises à la gestion des risques... » Directeur de l'Agence nationale de changement climatique, Kamel Mustapha Kara : profiter notamment de son gisement solaire « qui peut couvrir l'ensemble de nos besoins énergétiques avec des ressources vertes dans 20 à 25 ans »... *El Watan Économie*, 21 au 27-10-13.

L'écrivain controversé sur l'indépendance de l'Algérie. Centenaire de la naissance d'Albert Camus (7 novembre 2013). On attendait trop d'Albert Camus du fait de ce prix Nobel qui lui avait attiré plus d'ennuis qu'autre chose, alors qu'en tant que Français (et Français d'Algérie), rien ne l'obligeait à soutenir l'indépendance de l'Algérie, et en tant qu'intellectuel, tout l'obligeait à dénoncer l'injustice et à défendre les opprimés, ce qu'il a fait. Idées-débat. *El Watan*, 07-11-13.



Boudou (1923-2013), un ami de l'Algérie s'en va en silence. Hommage. Bernard Boudouresque, polytechnicien et professeur, a travaillé en qualité d'ingénieur au sein du Commissariat à l'énergie atomique en France. Il était prêtre de la Mission de France. *El Watan*, 18-09-13.



De quoi parlez-vous donc tout en marchant ? *Nouvelles de l'Année interdiocésaine*

Il paraît que les Algériens aiment beaucoup les véhicules diesel. Le diesel c'est lent au démarrage. Mais après, une fois que c'est parti... L'Année interdiocésaine, c'est pareil. Beaucoup de questions et d'explications avant de se lancer. Il fallait que le préchauffage se fasse. Et puis c'est parti !

Dans une chambre d'étudiants, dans le parloir d'une prison, dans une salle paroissiale ou dans la salle à manger d'une communauté, au cours d'une eucharistie ou d'une rencontre spéciale, à trois ou à trente, pendant une heure ou toute une journée, nous levant tour à tour pour lire ce que nous venions d'écrire ou apportant un texte longuement mûri, partant d'une anecdote ou relatant l'événement central de ces dernières années, nous sommes des centaines à être entrés dans le temps des récits, la première étape de notre Année interdiocésaine.

« Quel moment de grâce d'entendre tour à tour un étudiant sub-saharien, un Algérien, une religieuse, un prêtre, un travailleur expatrié, l'évêque lui-même, livrer humblement, profondément, ce qui lui a rendu le cœur brûlant ces derniers mois ou ces dernières années ! Il n'y avait plus celui qui sait et celui qui ne sait pas, l'ancien et le nouveau, celui qui anime et celui qui est animé, mais des disciples se disant l'un à l'autre : il est vivant ! Voici comment il s'est manifesté à moi, comment il a rejoint mon chemin ! »

Le texte d'Emmaüs a fait mouche chez beaucoup. En nombre de lieux, on a été touchés par les tableaux d'un grand peintre contemporain, Arcabas, inspirés par le récit des pèlerins d'Emmaüs. Plusieurs de ces tableaux illustrent ce numéro de *Pax et Concordia*. On pourra aussi lire à la page suivante une méditation du pape François sur cette page d'évangile.

Certains expriment comment la grâce les a touchés sur leur chemin, grâce de la foi, grâce des années vécues en



© Arcabas



Algérie dans un contexte si différent du pays d'origine. D'autres présentent un événement qui a transformé leur manière de croire, de vivre, ou disent comment la vie en Algérie les a changés.

D'autres encore disent leur perplexité ou leur souffrance, ou partagent leur prière.

Ce récit exprimé oralement différerait parfois de ce qui était écrit sur le papier. Il a fallu de l'énergie pour noter ce qui se disait, déchiffrer ce qui était écrit, le dactylographier et l'envoyer à

l'adresse électronique du secrétariat de l'AIDA (Année Inter-Diocésaine d'Algérie).

Arrivés en nombre au Comité de pilotage de l'AIDA, en français, en arabe ou en anglais, ces récits ont été travaillés entre mi-décembre et mi-janvier par deux équipes : le Comité de pilotage en a préparé une synthèse ; le GREA, un autre groupe de travail interdiocésain, a essayé d'en faire une analyse d'ordre théologique.

Les 17 et 18 janvier, une cinquantaine de personnes des différents diocèses d'Algérie se réuniront à Alger pour travailler à partir de ces textes, avec l'aide

de Timothy Radcliffe, ancien Maître Général de l'ordre dominicain et d'intervenants d'Algérie.

Leur travail permettra de préciser la deuxième étape de notre démarche interdiocésaine, à partir du mois de février, où l'apport de tous sera à nouveau sollicité.

Cette deuxième étape nous orientera vers la grande assemblée finale de fin octobre, à laquelle tous sont invités !

Alors bonne poursuite de notre année interdiocésaine !

**Pour le comité de pilotage,
Michel Guillaud**

Une Église encore capable de réchauffer le cœur ?

Méditation du pape sur l'épisode d'Emmaüs (Lc 24, 13-35)

Il ne faut pas céder au désenchantement, au découragement, aux lamentations. [...]

Relisons à cette lumière encore une fois l'épisode d'Emmaüs : les deux disciples s'enfuient de Jérusalem. Ils sont scandalisés par l'échec du Messie en qui ils avaient espéré et qui maintenant apparaît irrémédiablement vaincu, humilié, même après le troisième jour.

Le fait est qu'aujourd'hui, il y en a beaucoup qui sont comme les deux disciples d'Emmaüs ; non seulement ceux qui cherchent des réponses dans les nouveaux groupes religieux, mais aussi ceux qui semblent désormais sans Dieu que ce soit en théorie ou en pratique.

Peut-être l'Église est-elle apparue trop faible, peut-être trop éloignée de leurs besoins, peut-être trop pauvre pour répondre à leurs inquiétudes, peut-être trop froide dans leurs contacts, peut-être prisonnière de ses langages rigides, peut-être le monde semble avoir fait de l'Église comme une survivance du passé, insuffisante pour les questions nouvelles ; peut-être l'Église avait-elle des réponses pour l'enfance de l'homme mais non pour son âge adulte ?

Face à cette situation, que faire ?

Il faut une Église qui n'a pas peur d'entrer dans leur nuit. Il faut une Église capable de les rencontrer sur leur route. Il faut une Église en mesure de s'insérer dans leurs conversations. Il faut une Église qui sait dialoguer avec ces disciples qui, en s'enfuyant de Jérusalem, errent sans but, seuls, avec leur désenchantement, avec la désillusion d'un christianisme considéré désormais comme un terrain stérile, infécond, incapable de générer du sens.

La mondialisation implacable et l'urbanisation intense souvent sauvages ont promis beaucoup. En elles il y a quelque chose de vraiment positif,

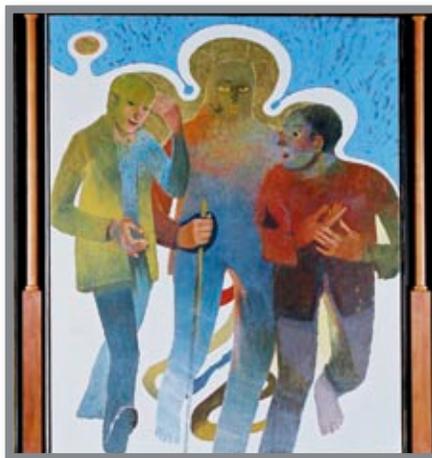
comme par exemple, la réduction des distances, le rapprochement entre les personnes et les cultures, la diffusion de l'information et des services. Mais d'autre part, beaucoup vivent leurs effets

negatifs : la confusion sur le sens de la vie, la désintégration personnelle, la perte de l'expérience d'appartenir à un « nid », le manque d'un lieu et de liens profonds. [...] Le sentiment profond d'abandon et de solitude, de non appartenance, même à soi-même, qui émerge souvent de cette situation est trop douloureux pour être passé sous silence. Il faut un exutoire et alors reste la voie de la lamentation. Mais la lamentation devient aussi à son tour comme un boomerang qui revient en arrière et finit par augmenter le malheur.

Face à ce panorama, il faut une Église en mesure de tenir compagnie, d'aller au-delà de la simple écoute ; une Église qui accompagne les personnes en se mettant en chemin avec elles, une Église capable de déchiffrer la nuit contenue dans la fuite de tant de frères et sœurs de Jérusalem ; une Église qui se rend compte que les raisons pour lesquelles des personnes se sont éloignées contiennent déjà en elles-mêmes aussi les raisons d'un possible retour, mais il est nécessaire de savoir lire le tout avec courage. Jésus réchauffe le cœur des disciples d'Emmaüs.

Je voudrais que nous nous demandions tous aujourd'hui : sommes-nous encore une Église capable de réchauffer le cœur ? Une Église capable de reconduire à Jérusalem ? De réaccompagner à la maison ? Dans Jérusalem habitent nos sources : Écriture, Catéchèses, Sacrements, Communauté, amitié du Seigneur, Marie et les Apôtres... Sommes-nous encore en mesure de raconter ces sources de façon à réveiller l'enchantement pour leur beauté ?

Le pape François aux évêques du Brésil, le 27 juillet 2013 (extraits)



© Arcabas

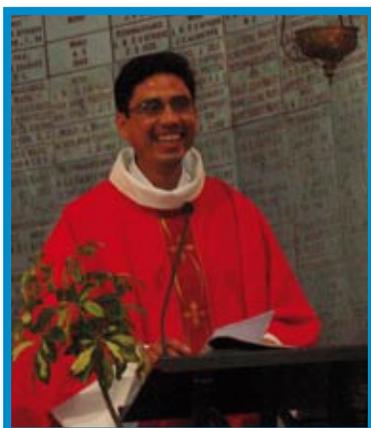


Diocèse d'Alger

Les vœux de Ricardo

C'est en la basilique Notre-Dame d'Afrique que fut célébrée, le 21 septembre, la messe de l'engagement solennel de Ricardo Jimenez, prêtre jésuite d'origine mexicaine, arrivé la première fois en Algérie en 2000. Il est maintenant à Alger, chargé des bibliothèques du CCU.

Émouvante. Telle a été la messe dite en l'honneur de Ricardo, à l'occasion de son engagement définitif et de son vœu d'obéissance au Pape, devant religieux et amis chrétiens et musulmans. Une messe mélodieuse, chantée en plusieurs langues, dans une basilique de toute beauté et de toutes couleurs. Une prière pour la paix, la concorde et la fraternité.



Par ton vœu, Ricardo, tu te détaches de tout pour te consacrer à Dieu, tu renouvelles l'expression de ton désir de liberté pour servir là où on a besoin de toi. Éloigné de ta famille, de ton pays et de ta culture, tu as été conduit dans un nouveau pays, tu es allé à la rencontre de

ce peuple qui à son tour t'adopte et dans lequel tu te fonds, au quotidien, par ton œuvre dévouée auprès de ces centaines d'étudiants.

Au nom de tous ceux qui te connaissent, Ricardo, puissions-nous longtemps avoir le bonheur de te compter parmi les nôtres, toujours aussi simple, droit, dynamique et drôle. Puissent ton détachement et ton dévouement nous servir d'exemple pour mieux nous investir dans ce à quoi nous nous consacrons. Peut-être est-ce là le dessein de cette rencontre que de nous révéler la ressemblance d'un autre qui semble de prime abord différent. Cette ressemblance, notre bien commun, ce sont des valeurs et une foi que chacun de nous a pour mission

de faire grandir et de partager où qu'il soit avec ceux qui l'entourent.

Lamia Haddi

Faire germer l'espérance à Tibhirine

Plusieurs groupes importants sont venus en septembre à Tibhirine, dont un pèlerinage organisé par *La Vie*, et un autre de plus de 100 personnes, organisé par le journal *La Croix*, sans compter les nombreux Algériens venus connaître ce lieu dont les médias parlent beaucoup (une chaîne de télévision algérienne arabophone a retransmis trois soirs de suite en arabe le documentaire de France 3 sorti en mai). Ce fut l'occasion pour Jean-Marie Lassausse, prêtre en charge du monastère, de lancer aux amis du journal *La Croix* un appel pour assurer une relève et un accueil de plus en plus nécessaires dans ce lieu : « Il faut que des hommes et des femmes prennent le chemin de l'Atlas pour faire fleurir le désert irrigué du sang des frères ». Depuis plusieurs années, il sollicite des communautés pour que l'une d'elles vienne « reprendre le flambeau ». Depuis cinq ans, il n'y a plus guère d'initiatives au niveau du diocèse d'Alger. Jean-Marie Lassausse, lui, vit dorénavant six jours sur sept à Tibhirine. La Mission de France encourage des volontaires à venir l'épauler. « Le deuil se fait, témoigne-t-il. Il a fallu du temps. Le moment est venu de faire germer l'espérance. »





Diocèse d'Oran

Les Filles du Cœur immaculé de Marie à Oran

Ici, on les appelle « les sœurs maliennes ». Arrivées à Oran en 2007, après une année au Centre diocésain, elles vont à l'appel de l'évêque dans un autre quartier prendre la suite de sœurs dominicaines. « Nous avons deux raisons d'être inquiètes, dit sœur Marie-Noëlle : nous venions habiter cette maison à cause du centre de formation féminine que tenaient les sœurs et aucune d'entre nous n'était formée pour cela. Et puis nous ne connaissions personne. Mais nous voulions répondre à l'appel de l'évêque. Au début, les femmes m'accueillaient froidement. Mais je suis restée et des amitiés sont nées. Un jour je disais à l'une d'elles :

" Regarde notre jardin, comme il est beau ", et elle m'a répondu : " Il est beau comme votre cœur ". Et maintenant dans le quartier les gens me disent : " N'ayez pas peur, nous veillons à votre sécurité ". »

Vivre des bonnes relations entre Africains noirs et Arabes demande de créer la confiance au-delà des préjugés. Au pays, on interroge les sœurs : « Est-ce que les Arabes acceptent de travailler pour vous ? » Dans la mémoire collective, les noirs sont les esclaves des blancs. Colette évoque ses débuts : « On m'insultait dans la rue. C'est mal, mais j'ai repensé à la manière de parler des blancs chez nous, on les appelle les *toubabous* : on peut aussi voir dans ces mots comme des manières de dire les différences entre nous. Mes activités m'ont progressivement permis de rencontrer du monde, de me faire des amies. Aujourd'hui, c'est rare qu'on me provoque. » Sœur Bernadette-Michel, qui vient de rejoindre la communauté, dit : « J'ai l'impression qu'en Algérie, un certain enfermement, la méfiance mutuelle, l'islamisation de la société, sont les conséquences des dix années noires : nous, on a traversé une seule année de crise, et je comprends

comment on peut en arriver là. »

Dans l'Église aussi, s'accueillir différents les uns des autres demande de la patience. « L'Église d'Algérie, dit Colette, m'impressionne par la diversité des cultures qui s'y côtoient. C'est une richesse dont il faut profiter.



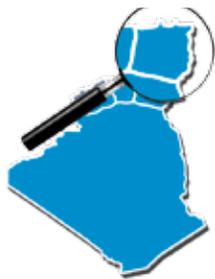
Félicité, Bernadette-Michel, Colette, Marie-Noëlle

L'appel que nous a lancé à tous l'autre jour Mgr Jean-Paul, notre évêque, à nous sentir chez nous, en famille, dans l'Église, m'encourage beaucoup. » Bernadette-Michel se réjouit de voir l'œcuménisme vécu ici en Algérie. Et dit son étonnement qu'il existe des chrétiens algériens : « Beaucoup chez nous croient que l'Algérie est une république islamique ! »

Mais les sœurs vivent déjà cette unité dans la diversité au sein de leur institut, il y a beaucoup d'ethnies au Mali ! Les sœurs parlent entre elles la langue nationale, le français, et non pas leurs langues maternelles. Et composent dans leurs communautés avec des habitudes alimentaires et des usages différents.

Sœur Félicité est absente : elle est au campus universitaire, elle fait des études de lettres. La mission est une longue patience, et passe par la vie partagée avec les gens. « Les gens ont besoin qu'on s'intéresse à eux », dit Colette. Et Bernadette-Michel : « On nous interroge sur ce qu'on peut faire en Algérie, puisque l'Église est si petite. On est comme une graine semée en terre : on ne sait ni quand ni comment elle germera. J'avais des responsabilités au Mali, je les ai laissées. C'est le vœu de pauvreté, on se dessaisit de certaines choses. Mais ici comme là-bas, je veux vivre avec la même intensité, avec la même foi ce qui m'est donné à vivre. Nous ne sommes pas le maître de la moisson, nous sommes des " serviteurs quelconques ". »

Propos recueillis par D.L.



Diocèse de Constantine

La basilique Saint-Augustin resplendit !

Le 19 octobre 2013, après trois ans de travaux, la basilique d'Hippone, "Lalla Bouna" chère aux Annabis, accueillait nos regards émerveillés par sa splendeur retrouvée. Ces travaux, rendus indispensables d'abord pour refaire l'étanchéité des toitures, ont permis de mettre en valeur la richesse architecturale de cet édifice construit au début du XX^e siècle.

C'était l'occasion de rassembler nos amis, d'Algérie et d'au-delà, chrétiens et musulmans, pour remercier tous ceux qui avaient

participé à sa rénovation par leur expertise artistique ou leur soutien financier. Monsieur le Président de la République ayant accordé son haut patronage, et délégué M. Abdelkader Ben Salah, Président du Conseil

de la Nation, pour le représenter, la wilaya et la commune d'Annaba ont assuré la prise en charge matérielle de cette journée. M. Xavier David, l'architecte qui avait déjà veillé à la rénovation de la basilique Notre-Dame d'Afrique, a présenté les défis architecturaux de cette rénovation et plusieurs grandes sociétés, algériennes ou françaises, ont rappelé leurs motivations à y participer. En fin de cérémonie, le deuxième personnage de l'État dévoilait la plaque commémorative et signait le livre d'or.

Un film relatant les défis de cette restauration nous a permis dans l'après-midi de mieux en découvrir les subtilités. Après quoi M. Xavier Jacquelin, accompagné au violoncelle par Mme Hanna Hager, nous donnait à entendre des textes de saint Augustin.

Les Pères Augustins sont toujours heureux d'accueillir tous les visiteurs désirant admirer ce joyau du patrimoine national.

Laurent Bercher et Jean-Marie Jehl

Impressions d'une participante

Les discours d'inauguration étaient vraiment tous orientés vers le but que j'avais retenu : que les deux communautés conjuguent leurs efforts et leurs compétences pour qu'une œuvre d'art de cette ampleur revive et témoigne d'une réalisation commune qui restera patrimoine du pays et mémorial religieux où tous pourraient se reconnaître.

Les textes lus de saint Augustin étaient très beaux. Dommage qu'en fin de soirée beaucoup étaient déjà repartis et que le va-et-vient ait gêné la concentration.

De cette journée, je suis revenue émerveillée de la beauté de la basilique et heureuse de partager cette fierté avec les Algériens venus nombreux pour la circonstance.

Petit point négatif : la rigueur du service d'ordre a fait repartir des personnes venues de loin spécialement pour cette occasion.

Hélène Massacrier



© B. Jobert

participé à sa rénovation par leur expertise artistique ou leur soutien financier. Monsieur le Président de la République ayant accordé son haut patronage, et délégué M. Abdelkader Ben Salah, Président du Conseil

Extrait du discours de Mgr Desfarges, évêque de Constantine et Hippone

La sauvegarde de ce patrimoine ... est le signe bien concret que la colline d'Hippone et la basilique Saint-Augustin, « Lalla Bouna », sont au service du dialogue entre les cultures, entre les deux rives de la Méditerranée, entre les musulmans et les chrétiens, entre tous les chercheurs de sens et de vérité. Le montage financier que j'ai évoqué en a été une illustration ... D'autant qu'aux dons de nombreux groupes, sociétés, associations, algériennes et étrangères, et d'ambassades, se sont ajoutés les dons de non moins nombreuses communautés religieuses, congrégations et diocèses d'Églises de différents pays, sans oublier les dons plus modestes mais combien significatifs de nombreux anonymes.



Diocèse de Ghardaïa

Quoi de neuf à la photothèque du CCDS de Ghardaïa ?

Dans le n°9 de janvier 2012, je vous faisais part d'un scénario-fiction au sujet de la visite d'une architecte au CCDS recherchant des photos pour illustrer sa thèse. La fiction va devenir réalité puisque celle-ci revient et pourra chercher des photos dans les quelques 5000 plaques de verre déjà numérisées et documentées dont près de 500 sur Ghardaïa.

Ce qui n'était encore qu'un rêve et un projet prend corps. Les premières étapes ont été franchies. La numérisation des plaques de verre a ainsi pu commencer en mars 2013. Et quel plaisir de voir enfin chaque photo pour la documenter, de rechercher les détails qui n'apparaissent pas à première vue mais augmentent son intérêt et la précision de sa documentation ; les moyens techniques modernes offrant beaucoup de possibilités pour cela.

La numérisation des plaques devrait s'achever fin février prochain, permettant d'envisager une exposition de photos, à Ghardaïa en premier lieu, et nous rêvons de la faire circuler par la suite.

La conservation des photos a été prise en compte : dé-poussiérage et rangement des 6000 diapositives, découpage de 6500 pochettes dans du papier neutre pour les plaques de verre grâce au travail patient et méticuleux d'Aïda.

Les premiers pas sont encourageants, il faut poursuivre ce travail de longue haleine. Et à partir de ce qui est déjà réalisé faire connaître ce patrimoine pour qu'il soit valorisé. Si vous souhaitez décorer votre maison diocésaine, des salles de cours, et, pourquoi pas, faire une exposition... le CCDS a les photos qu'il vous faut !

Patrick de Boissieu



**C.C.D.S Ghardaïa
100 ans de photographie**

80 ans de fondation des PETITES SŒURS du SACRÉ-CŒUR de Charles de FOUCAULD¹

Comme les Petits Frères de Jésus, notre congrégation a fêté cette année ses 80 ans !

En relisant la vie de Charles de Foucauld, nous retrouvons à toutes ses étapes un même fil conducteur, un absolu de Dieu, une passion pour Jésus de Nazareth, une docilité à l'Esprit à travers les événements.

En relisant la vie de notre Fraternité, nous voyons aussi des étapes très différentes, les premières années vécues dans un cadre monastique pour un enracinement dans la vie de prière, puis des insertions dans la vie ordinaire d'un peuple, d'un village ou d'un quartier, avec ce même fil conducteur : un choix préférentiel pour Dieu, exprimé dans un va-et-vient incessant d'une rencontre avec Jésus qui nous renvoie à Sa rencontre dans les relations et le travail. La prière devient intercession et action de grâce de toute la vie reçue et donnée dans l'amitié.

Dans ce grand Tamanrasset devenu si cosmopolite, gens du pays et migrants sub-sahariens se côtoient ; c'est en étant là dans la gratuité du temps donné aux frères ou



dans l'adoration que nous faisons l'expérience de Dieu présent aux hommes dans la banalité du quotidien. Par nos liens, Arabes, Touaregs, Kabyles, Haoussas, Camerounais ou Maliens au milieu desquels nous sommes « corps du Christ » sont rendus présents à l'eucharistie et sont le lieu de notre contemplation. Dieu habite le cœur des habitants de ce pays, et nous révèle en eux Son visage.

La communauté des PSSC

¹ Site internet : charlesdefoucauld.org, rubrique : petites sœurs du Sacré-Cœur

À la découverte de La paroisse de Blida Pour la gloire de Dieu !

À 45 km au sud-ouest d'Alger, en sortant du train avec lequel vous avez traversé toute la plaine de la Mitidja, vous êtes au pied des premiers contreforts de l'Atlas. Par télécabine, vous pourriez monter directement à Chréa, lieu traditionnel de villégiature selon que vous cherchez la fraîcheur en été ou la neige en hiver. Mais vous pouvez aussi prendre le temps de vous arrêter à Blida.

Blida ville universitaire

L'Université Saâd Dahlab de Blida, créée en 1977, figure parmi les plus importantes d'Algérie, au point que son



antenne d'el-Afroun qui compte déjà près de 30.000 places pédagogiques pourrait très prochainement devenir une université autonome.

Le pôle médical est ancien dans la ville de Frantz Fanon¹, et il attire beaucoup d'étudiants étrangers en médecine ou pharmacie. Mais l'Université de la « Ville des roses » a aussi longtemps eu l'exclusivité de l'enseignement du français aux étudiants étrangers africains anglophones, hispanophones ou lusophones arrivant dans le pays dans le cadre d'accords entre l'Algérie et leur pays. Ils passaient là une année d'apprentissage linguistique avant de se disperser dans d'autres villes

¹ Né en 1925 à Fort-de-France, essayiste et psychiatre martiniquais, un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste fortement impliqué dans la lutte pour l'indépendance en Algérie. Médecin-chef d'une division de l'ancien hôpital psychiatrique de Blida-Joinville, qui sera rebaptisé Hôpital Frantz Fanon après l'indépendance.

du pays afin d'entamer l'étude d'une discipline scientifique (les disciplines littéraires étant enseignées en arabe).

Depuis quelques années, d'autres villes universitaires dispensent également cette formation intensive en langue française. Mais la paroisse Saint-Charles-Borromée se caractérise toujours par son assemblée importante et presque exclusivement étudiante.

Paix à ceux qui viennent !

Originaire du diocèse de Koupéla au Burkina-Faso, le père Jean-Paul Kaboré s'inscrit dans le mouvement de solidarité entre Églises, initié par l'encyclique *Fidei donum* en 1957. Curé de Blida depuis son arrivée en 2006, il est en même temps coordinateur national de la pastorale des étudiants. À Blida, il prie aussi chaque matin avec les Sœurs de la Charité maternelle, toutes congolaises, dont la Maternité en ville a grande réputation.



Une phrase en évidence sur un mur de son bureau : « Paix à ceux qui viennent, joie à ceux qui restent, bénédiction à ceux qui partent ... » La citation est attribuée à Charles de Foucauld dont Jean-Paul est disciple, comme membre de la Fraternité sacerdotale Jésus-Caritas. La citation évoque bien ce qui peut habiter les membres stables des paroisses dont les paroissiens connais-



sent un *turnover* rapide.

Du bureau du père Jean-Paul, vous accédez directement à l'église. Vaste et claire, elle peut accueillir une assemblée nombreuse de plusieurs centaines de paroissiens, notamment lors des grandes fêtes. Instruments de musique et panneaux d'affichage témoignent des diverses activités proposées en cours d'année.

Dans la cour, une bibliothèque, une grande salle avec une cuisine équipée en conséquence et le Foyer. Ses dortoirs accueillent du monde pendant week-ends et vacances, également quelques étudiants ayant besoin d'un soutien particulier et le permanent du Foyer. Cette année, c'est Edwin, du Zimbabwe, qui assure ce service : « Je commence l'internat en médecine et la plupart des hôpitaux sont proches d'ici. »



Viviane, Geane, Claudine et Kailton

² Rassemblement national organisé à Alger entre nonciature et basilique Notre-Dame d'Afrique par la Pastorale universitaire d'Algérie en mars 2012 : 19 heures non-stop de fête, prière, témoignages, catéchèses, ateliers, avec 400 jeunes.

Salam, Shalom

Si l'on se sent bien accueilli, c'est bien sûr parce que quelques-uns ont choisi de s'engager au service de la communauté.

C'est le cas de Saskia Julia Cavo, mozambicaine, biologiste, pilier de l'équipe féminine de foot de sa Cité universitaire, mais aussi de la chorale paroissiale ; ou de Bertrand Tondore Sali, togolais : « J'ai fait partie de la chorale et du Conseil pastoral pendant trois ans. Lors des Journées Algériennes de la Jeunesse², j'avais découvert *Rencontre et Développement*. C'était important pour moi que ma foi débouche aussi sur une action sociale. J'ai travaillé bénévolement avec eux pendant deux mois cet été, avec les migrants. Comme étudiant en médecine, je les orientais sur les questions de santé,



les accompagnais parfois à l'hôpital. C'est fort d'accompagner des personnes dont les soucis de santé se cumulent à une situation sociale difficile. Elles-mêmes ne sont pas toujours tendres avec nous ! »

Chaque vendredi, Geane, Claudine, Viviane et Kailton viennent d'Alger jusqu'à Blida. Brésiliens, ils sont membres de la Communauté Salam, communauté nouvelle de personnes consacrées dans différents états de vie, conjuguant une forte vie de prière et le service de l'Évangile. Leur soutien est précieux pour la paroisse de Blida qui compte beaucoup d'étudiants lusophones de Guinée Bissau, d'Angola et du Mozambique. Dans la semaine, chacun d'eux quatre est engagé dans des lieux divers à Alger.

La messe était à 10h00, mais l'après-midi est déjà avancée quand nous repartons ensemble. Nous n'avons pas seulement vécu une belle célébration. Au fil des partages, même l'hôte de passage sent que pour beaucoup de ces jeunes dont la famille vit à des milliers de kilomètres, l'expression de « communauté » paroissiale n'est pas un vain mot.

Michel Guillaud

Ce livre est singulier et profondément émouvant. Maurice Maurin, né en 1928, se confie à nous dans une grande simplicité et humilité. Sa langue directe et vivante nous projette dans une relation de confiance en Jésus, d'étonnement reconnaissant devant sa permanente sollicitude, et d'espérance.

Maurice raconte ceux qu'il a rencontrés et qui ont agi sur son propre chemin. Son parcours traverse de part en part celui des Petits frères de Jésus. Il parle de ses vingt ans, seul et désenchanté, dans le Paris pauvre qui sortait de la guerre, Il évoque ses souvenirs et ressentis d'enfance dans une famille chaotique comme nombre de familles. Sa rencontre de Charles de Foucauld commence avec la lecture de la biographie de René Bazin.

Maurice rend compte avec exactitude et sans complaisance des difficultés ordinaires et extraordinaires que les fraternités dans lesquelles il a vécu ou qu'il a visitées (Afrique, Europe de l'Est...) ont affrontées, des bonheurs aussi parfois.

Sans taire sa douleur Maurice raconte les départs qui se succèdent dans sa famille, humaine et spirituelle. En 1991 la maladie d'Addison est diagnostiquée, Maurice est soigné avant de se fixer en Pologne, à Varsovie pendant dix ans, tenant la maison des frères au travail, invité à donner des conférences, se liant à de nombreuses personnes dans le pays.

Mais "Déjà le soir tombe". "Je désire aimer Jésus", dit-il en conclusion.

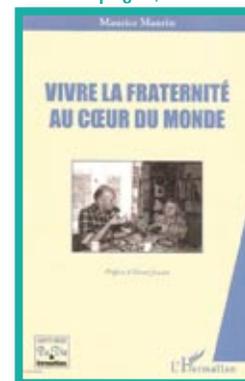
Josette Fournier

VIVRE LA FRATERNITÉ AU CŒUR DU MONDE

MAURICE MAURIN PFJ

Éditions L'Harmattan

275 pages, 2012



Un *chibani* et une jeune fille se retrouvent, jour après jour, à la Grande Poste d'Alger. Elle est écrivain public ; lui, en bleu de Chine, essaie de renouer les liens avec son fils, dont il est sans nouvelles depuis longtemps. Après trente ans à Boulogne-Billancourt chez Renault, le vieil homme est revenu habiter en Algérie, face à la mer, seul, laissant en France sa femme et ses enfants. Mais le fils ne répond jamais, et les mots sont alors confiés à la plume et à l'oreille de son interlocutrice et donnent naissance à de multiples portraits qui viennent peupler l'imaginaire de la jeune Alma, la renvoyant à son histoire à elle, à celle des figures féminines et masculines qui l'entourent : le père musicien et le grand-père lettré, la mère absente, la nourrice aux yeux noirs et aux contes nocturnes – *mon histoire est un ruisseau, je l'ai racontée à des Seigneurs*.

Publié par la maison d'édition tunisienne *Elyzad*, ce texte touchant d'humanité fait surgir, par les paroles des personnages nommés ou anonymes, l'exil, la difficile communication au sein de la famille où chacun est cantonné au rôle et au silence qui lui est assigné, selon sa génération et son sexe, et les mots des poèmes ou des chansons qui permettent souvent de dire ce qui ne se dit pas.

Mathilde Cazeaux

MON CHER FILS

LEÏLA SEBBAR

Éditions Elyzad

152 pages, 2012



Un auteur, un livre

Yazid, le narrateur du livre *Rue Darwin*, un quasi clone de l'auteur, est lui aussi né dans l'Ouarsenis pour vivre ensuite à Alger. Il a amené sa mère à Paris se faire soigner à la Salpêtrière, où ses enfants émigrés se rassemblent autour d'elle pour la voir mourir. « Retourne à la rue Darwin... » lui murmure une voix intérieure :

début d'une longue réminiscence où ressuscite le passé, par petites touches « comme un impressionniste ».

Deux grandes tranches ou périodes dans ce passé :

- ♦ Le village de l'Ouarsenis (Borj Dakir dans le roman), où domine le clan Kadri, dirigé de main de chef par Djeda, matriarche à poigne qui exploite une maison de plaisir, « la grande maison » ou « la citadelle ». Yazid est l'héritier officiel du clan, où l'individu n'existe pas, tout est mis au service de la tribu.
- ♦ La rue Darwin, à Belcourt, où Yazid retrouve à huit ans sa mère et voit naître ses frères et sœurs. Monde de la pauvreté joyeuse et solidaire, de la liberté absolue. « La pauvreté était un paradis pour nous, les enfants, pas d'entraves, pas de barricades, ni de faux-semblants, ni de vaines précautions, mais une vraie liberté de chaque instant. Belcourt était notre royaume... »

Avant de mourir, sa mère lui confie : « Va voir Farroudja », une espèce de pseudo-tante confidente de la famille – une ancienne fille de joie de « la citadelle ». Il apprend que c'est elle sa mère biologique... et l'aide à mourir, elle aussi, mais à l'hôpital d'Alger. Désormais libre d'attaches sur place, il va émigrer, refaire sa vie ailleurs.

La sympathie pour les pauvres et les petits, et la poésie auréolent ce monde de Belcourt. En revanche, Sansal ne mâche pas ses mots pour les perversions de la politique et de la religion. « Le vice de l'argent c'est le cancer des révolutionnaires, tous l'attrapent et tous en meurent. »

Un livre à lire à petites doses, à déguster, et surtout à relire, page par page. Combien de beaux thèmes de débats ! Grands émotifs s'abstenir.

RUE DARWIN

BOUALEM SANSAL

Éditions Gallimard

255 pages, 2012



Boualem Sansal, l'un des très grands écrivains algériens actuels, est quelque peu méconnu dans son pays... on verra pourquoi. Né cinq ans avant la guerre de Libération à Theniet el Had, dans l'Ouarsenis, il est ingénieur, docteur en économie, et fut haut fonctionnaire au Ministère de l'Industrie. La rencontre de Rachid Mimouni (1945-1995) le décida à écrire. Auteur de nombreux écrits, il a à son actif six romans : *Le serment des barbares* (1999), *L'enfant fou de l'arbre creux* (2000), *Dis-moi le Paradis* (2003), *Harraga* (2005), *Le village de l'Allemand* (2008), et enfin celui-ci. Dès le premier, il atteint à la notoriété et est récompensé par de nombreux prix à l'étranger. *Le village de l'Allemand* a été salué par le Grand Prix RTL-Lire 2008, le Grand Prix SGDL du roman et le Grand Prix de la Francophonie 2008. En juin 2012 *Rue Darwin* lui vaut le Prix du Roman arabe, malgré l'opposition des ambassadeurs arabes qui financent le prix. Le 13 juin 2013 l'Académie française lui décerne le Grand Prix de la Francophonie. Contrairement à beaucoup d'auteurs algériens, il vit en Algérie, à Boumerdès. Émigrer ? « Si le choix est entre Bush et Sarkozy... » Ses romans se font remarquer par sa lucidité impitoyable pour l'évolution tant politique que religieuse du pays. Il ne plaît donc pas à tout le monde, et le Ministère a fini par le remercier. Un maître de la langue française, mais le contraire d'un courtisan.

Francis Guoin SJ

Il fallait oser !¹

Il fallait oser... faire gravir au pauvre d'Assise, le petit frère mineur, simple laïc, d'un seul coup tous les échelons de la hiérarchie ecclésiastique jusqu'au sommet majeur de la papauté... lui troquer sa bure de grossier tissu toute rapiécée, toute élimée, toute délavée par le soleil et les pluies, toute crottée dans les chemins creux, contre une belle aube toute blanche immaculée. Il fallait oser, comme l'avait déjà fait Giotto avec la fresque de la basilique d'Assise, en peignant François en gloire tout vêtu d'or et assis sur un trône royal.

Il fallait oser et il l'a fait. Le pape de l'an 2013 s'appelle donc François... d'Assise bien sûr, pas de Sales ou Xavier comme le pensaient ceux qui n'arrivaient pas à y croire. François d'Assise, le simplet, vil et insensé comme il se pensait lui-même. Il fallait être jésuite pour nous faire ce coup-là ! Parce qu'un jésuite, c'est un homme des 'Exercices' et au bout des 'Exercices' il y a la liberté d'un François d'Assise.

Un jésuite réussi, un franciscain accompli

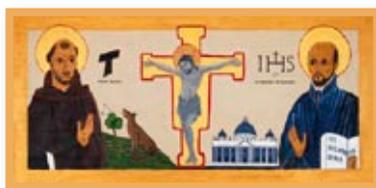
Faut-il rappeler ici que les 'Exercices' initiés par saint Ignace, le fondateur des jésuites, sont une pratique vécue lors d'une retraite qui a pour but d'écouter la Parole de Dieu et de discerner à quoi elle engage personnellement ? Par la grâce du pape jésuite François, voici le très-bas institué très haut... Et les jésuites comme les franciscains en sont les premiers ravis avec tous les pauvres de la terre qui se voient ainsi honorés.

Se nommer François ne peut être un programme de pontificat. François d'Assise n'était pas un homme de programme. C'est simplement un signe. Le signe d'une Église qui veut être pauvre, qui veut vivre dans sa chair la béatitude évangélique : « Heureux, vous les pauvres ! ». Pas une Église pour les pauvres, qui devrait aller vers les pauvres et se pencher vers eux, mais une Église qui se lie à eux, qui assume leur condition, qui prend elle-même les chemins de la pauvreté comme son Seigneur Jésus, lui qui, de riche qu'il

était, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté et qui n'a eu de cesse de se lier d'amour avec les pauvres. Pour que l'Église comme lui enrichisse le monde de sa pauvreté.

L'Évangile continue d'être célébré et pratiqué

Ce n'est pas la première fois que François d'Assise rencontre la papauté. En 1209, avec ses premiers compagnons, il quitte Assise pour Rome. Il réussit, grâce à l'appui de quelques bons messeigneurs et éminences à « monter » jusqu'au pape Innocent III pour lui exprimer son désir de vivre selon la forme du Saint Évangile. Vivre l'Évangile ! En voilà une idée farfelue : l'Évangile c'est fait pour être lu, médité, prêché, célébré, mais il n'est pas fait pour être pratiqué ! « C'est irrationnel, impossible à observer » disaient certains cardinaux bien informés sur la question.



Saint Ignace de Loyola et saint François d'Assise

Le pape pensait lui-même qu'« il est des chemins plus praticables ».

Et les frères sont d'abord renvoyés avec indignation comme le raconte le cardinal saint Bonaventure. Le pape, vaincu par la détermination du petit pauvre, se ressaisissant, comprit finalement et accueillit favorablement le propos de François et ses frères. Ainsi est née officiellement dans l'Église la fraternité franciscaine.

Et maintenant, 800 ans après, c'est le pape lui-même qui, d'une certaine manière, devient franciscain ! Ainsi donc l'Évangile continue d'être célébré, prêché et même pratiqué dans l'Église jusqu'au plus haut sommet !

À la louange de Dieu. Amen !

Frère Hubert Le Bouquin

¹ Texte initialement publié dans la revue *Mission franciscaine*, et reproduit avec son aimable autorisation. Par ailleurs, on trouvera une longue présentation de l'illustration de cette page sur le site des jésuites de France : <http://www.jesuites.com/2013/04/une-icone-dediee-au-pape-francois/#more-20331>

Nomination

Les évêques d'Algérie ont nommé Jose-Maria Cantal-Rivas, Père Blanc, comme directeur du site internet <http://www.eglise-catholique-algerie.org>

Pèlerinage Saint Augustin

Le diocèse de Constantine propose un pèlerinage sur les traces de saint Augustin du 30 avril (18h00 à Constantine) au 2 mai (16h00 à Annaba). Le groupe passera par Souk-Ahras (Thagaste) et Madaure avant d'arriver à Hippone pour se joindre à la grande montée du diocèse vers l'église récemment restaurée, à l'occasion du 100^e anniversaire de son érection comme basilique. L'Eucharistie et la table-ronde seront présidées par le cardinal Tauran, président du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux.

Renseignements et inscriptions : pjobert@yahoo.fr

Session « Nouveaux arrivés »

Une session est proposée pour les permanents de l'Église, les expatriés et leurs conjoints, ou encore les étudiants chercheurs qui sont nouvellement arrivés en Algérie. Elle se tiendra à Alger du 20 au 25 janvier.

Renseignements et inscriptions :
hubertlebouquin@yahoo.fr

Session d'islamologie

C'est une session d'initiation à l'islam destinée aux chrétiens vivant en Algérie.

Elle aura lieu à Alger du 29 janvier au 1^{er} février.

Renseignements et inscriptions :
session.islamologie@gmail.com

La même session sera donnée à Ghardaïa du 13 au 15 mars : sec.evghardaia@yahoo.fr

Aumôniers de prison

Les 10 et 11 février aura lieu la rencontre nationale annuelle des aumôniers de prison au centre de Ben Smen à Alger.

Renseignements et inscriptions : jvolle7@gmail.com

Gestion des conflits interpersonnels

Le centre spirituel de Ben Smen propose une session sur la Gestion des conflits & Communication interpersonnelle, animée par Madame Bénédicte Pascal. Elle aura lieu du 12 février à 9h au 15 février à 18h.

Renseignements et inscriptions :
bensmendz@gmail.com

Session « Déjà arrivés »

C'est un temps de relecture proposé aux personnes arrivées entre 2000 et 2009 en Algérie.

Elle aura lieu à Alger au centre spirituel de Ben Smen du 7 mars à 9h au 8 mars à 18h.

Renseignements et inscriptions :
bensmendz@gmail.com

Session pour accompagnateurs

Sur la question du « rêve dans l'accompagnement spirituel », elle sera animée par Monsieur Jacques Lahoud du Liban, du dimanche 22 mars à 9h au mercredi 26 mars à 18h au centre spirituel de Ben Smen.

Renseignements et inscriptions :
bensmendz@gmail.com

Initiation aux Exercices spirituels

Une retraite d'initiation aux Exercices spirituels est proposée au centre spirituel de Ben Smen du samedi 29 mars à 19h au vendredi 4 avril à 9h. Elle est particulièrement destinée aux débutants, notamment les étudiants qui se posent des questions de discernement, choix de vie ou vocation.

Renseignements et inscriptions :
bensmendz@gmail.com

Merci d'être attentif à la date d'échéance de votre abonnement mentionnée sur l'étiquette-adresse

Abonnement à la revue pour une année (4 numéros)

Version papier :

- Je souhaite aussi recevoir la version internet
- Algérie et Afrique 600 DA
- Autres continents 20 € (2000 DA)
- Soutien 30 € (3000 DA)

Version internet seule

- Algérie et Afrique 150 DA
- Autres continents 10 € (1000 DA)
- Soutien 30 € (3000 DA)

Prix de revient au numéro : 300 DA

Paiement par :

- Chèque bancaire ou postal en **dinars** à l'ordre de **Association Diocésaine d'Algérie** (en toutes lettres)
- Chèque bancaire ou postal en **euros** à l'ordre de **AEM (Pax & Concordia)**
- Virement en euros (hors France) : **IBAN** : FR 67 2004 1010 0800 2936 7K02 989 - **BIC** : P S S T F R P P M A R
- Espèces

Que l'on paie en euros ou en dinars, retourner ce bulletin à :
Pax & Concordia, Archevêché d'Alger, 13 rue Khelifa Boukhalifa
DZ - 16000 Alger ALGÉRIE

Civilité : _____ Nom : _____

Prénom : _____

Établissement : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse : _____

E-mail : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Pays : _____

Nous acceptons volontiers les abonnements pour deux ans et plus
Pour tout autre renseignement, contacter le service des abonnements
à l'adresse : paxetconcordia.abonnements@gmail.com

ⲧⲟⲩⲓⲓⲉⲧⲁⲛⲓⲥⲛⲟⲩⲁ

سلاّم وفاق

pax et concordia

مجلة كنيسة الجزائر الكاثوليكية

جانفي 2014 - العدد 17



مسيرة
الفوكولار نحو
الوحدة

مودجا، كحلوش،
باباي،
هذا يكفي!

منظمة العفو
الدولية،
فرع الجزائر

ملف :
الجزائر في
عيون شعرائها